A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXIX. — N° 1. Juin 1910.

Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.

BRUGES (Belgique).

459626

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scholasticat.

QUELQUES NOTES AU JOUR LE JOUR.

Le 16 septembre (1909) arrivaient à Chang-hai, se rendant au Tchély-Sud-Est, les Pères B. Moriseaux et G. Olivier, et le Frère Mœgling.

Le P. Le Biboul a pris la direction du collège de Zi-ka-wei dans la première semaine d'octobre. Il y a 245 élèves présents. La rentrée du Kinimg a été bonne : 72 élèves.

---

22 octobre 1909.

A T'ou-sè-wè les enfants sont exposés à une sorte d'épidémie de Beri-Beri; leurs pieds enflent beaucoup, les forces diminuent et quand le mal n'est pas pris à temps, la mort survient rapidement. On a pris des soins pour enrayer la maladie, et les décès ont beaucoup diminué. Quelques enfants ont été conduits à l'hôpital Sainte-Marie, où l'un est mort; les autres ont été guéris. Il faut, dans cette maladie interdire absolument l'usage du riz, et le remplacer par du pain. La privation de riz coûte beaucoup à nos chinois. Hier, ayant eu l'occasion de passer par l'hôpital, j'ai vu deux enfants du collège. La Sœur me disait que ce sont de vrais petits apôtres, et que les enfants de T'où-sè-wè avaient aussi produit une excellente impression sur les païens de la même salle. Ils disent leurs prières avec recueillement, parlent de la religion, montrent et expliquent leurs livres et répondent aux petites objections.

M. de Margerie, le nouveau ministre de France à Pékin est arrivé à Chang-hai le 28 octobre, après avoir visité Saïgon, Hanoï' Pakhoi,

Mongtse, Hong-kong, Canton, Sao-t-eou, Amoy, Fou-tcheou. Le même jour il est allé voir l'hôpital Sainte-Marie. Le 30, il a visité Seng-mou-yeu, Zi-ka-wei, T'ou-sè-wè, l'Aurore. Il était accompagné de M. Laforcade, consul suppléant.

Le mercredi 10 novembre, visite à Zi-ka-wei, de Son Excellence Phya-Sri Sohadheb, vice-ministre de l'Intérieur, au Siam, accompagné d'un riche chrétien millionnaire de Singapour. Il venait recommandé par M. de Margerie, le nouveau Ministre de France à Pékin, dont il était l'ami intime au Siam. Il se montra affable et témoigna en termes élogieux de M. de Margerie. Il manifesta son contentement de l'arrangement par lequel, disait-il, les missionnaires qui travaillent au Siam trouvent la liberté. Ils sont comme indépendants de tout protectorat, et jouissent des droits communs reconnus à tout Siamois.

Le mardi 16 novembre, le Sous-Préfet de la ville chinoise de Chang-hai est venu visiter l'établissement de Zi-ka-wei et s'est beaucoup intéressé à tout ce qu'il a vu. Il a promis de revenir. Notez que son prédécesseur n'était venu que la trentième année de son gouvernement.

Ce sous-préfet apportait au père du F. Vincent Zi, maître de l'école externe et homme de confiance de la maison, une nomination du « *Tonze* » (notable) pour tout ce qui concerne les travaux de curage du canal allant de Zi-ka-wei à Tsi-pao. Cependant M. Zi n'aura à sa charge qu'une partie de ce parcours (Zi-ka-wei à T'ou-sè-wè, paraît-il). Le sous-préfet a déjeuné ici en compagnie de deux mandarins, de 6 « *Tonzés* » et des autorités de la maison.

L'école St-François-Xavier, ouverte à Yang-king-pang, le 21 septembre 1874, transférée à Hong-keu en 1884, a célébré les 3 et 4 décembre 1909 le 25e anniversaire par une série de fêtes très réussies. Messe en musique; concours de jeux (nombreux prix offerts par des bienfaiteurs et amis); illuminations, feu d'artifice, etc. A la séance dramatique (*The North Tower*, drama in 3 acts), le P. Moisan, ancien préfet de l'Ecole, a prononcé une allocution très applaudie. La messe du jubilé a été célébrée par le P. Diniz, ancien élève.

On achève de couvrir notre nouvelle résidence (de Zi-ka-wei). Donc ceux qui viendront l'an prochain, habiteront certainement le nouveau « palais ». L'entrepreneur doit livrer la maison au mois de mai 1910. On la laissera sécher un peu; puis aux vacances nous y aménagerons.

Au « Public School for Chinese » (école municipale de la concession internationale, à Chang-hai) il y avait 412 inscrits pour le 2e semestre de 1909: 95 ½ 0/0 présents par semaine; on a inauguré des classes du soir (tenue des livres et sténographie), l'école a quatre maîtres européens et douze professeurs chinois, dont trois pour l'enseignement de l'anglais.

L'imprimerie de T'ou-sè-wè vient de faire paraître: *Causerie sur la pêche fluviale en Chine*, par Pol Korigan, avec nombreuses gravures et similigravures; *Robinson médecin*, par Pol Korigan; lexique de médecine populaire; plus de 500 mots.

Le 18 décembre, on a complètement terminé la pose de la toiture de zinc du nouveau Scolasticat. Les planchers, à cette même date, sont faits dans la moitié du bâtiment, de même que le crépissage des chambres et des corridors.

La *Variété Sinologique*, nº 28 vient de paraître à T'ou-sè-wè. *Catalogue des tremblements de terre en Chine*, par le P. Hoang, avec préface du P. Henri Gauthier.

Le 21 novembre a eu lieu l'ouverture solennelle de l'exposition de Chang-hai dans les jardins de Tchang-su-ho, Bubblingwell; ce n'est qu'une préparation à la grande exposition du Nan-yang, qui aura lieu à Nankin au printemps prochain. On y a réuni des produits indigènes et européens avec des attractions de toutes sortes. Les différentes préfectures et sous-préfectures du Kiang-sou organisent aussi de petites expositions préparatoires.

La nouvelle canonnière « Doudart de Lagrée », destinée à remplacer « l'Obry » sur le Haut Yang-tse, est arrivée à Tchong-king le 12 novembre après avoir battu tous les records de vitesse, détenus jusqu'ici par les canonnières anglaises, dans la trajet d'Itchang à Tchong-king; elle a effectué ce trajet en 41 heures. Le « Doudart de Lagrée a été construit sur les plans du capitaine de frégate Audemart, ancien commandant de « l'Obry » qui en a surveillé l'exécution en France et le remontage à Chang-hai. Cet officier a ensuite conduit le bâtiment à sa destination. La montée des rapides réputés les plus dangereux à cette saison, a été effectuée à la vapeur seule, sans le secours des amarres.

La fête de Noël a été très belle à Zi-ka-wei. A la messe de minuit, on a distribué dans la seule église de la paroisse plus de 900 communions. Ajoutez à cela les communions faites à la grand'messe de 8 heures, celles des maisons de T'ou-sè-wè, du Seng-mou-yeu et du Carmel, et vous verrez que dans ce petit coin de Chine Notre-Seigneur fut bien entouré d'hommages en la nuit de sa nativité. S'il y avait beaucoup de Zi-ka-wei en Chine!

La grand'messe fut célébrée ici par un Père Belge, le sous-procureur des missions belges de Chang-hai. A Tong-ka-dou, le Père Procureur des mêmes missions belges chantait aussi la grand'messe.

Mardi, 4 janvier, Mgr Paris amène à Zi-ka-wei, Mgr de Gorostarzu, des Missions Etrangères, vicaire apostolique du Yun-nan. Mgr Giésen, évêque franciscain du Chan-tong nord, accompagné de son secrétaire et de deux jeunes Pères Franciscains, qui se trouvait à Zi-ka-wei dans la matinée, est invité en même temps à partager le repas de la communauté. Il y a de plus 8 Pères des Missions Etrangères, en route pour le Sé-tchoan, le Koei-tcheou, le Tibet, la Corée.

Jeudi 6 janvier, à l'Aurore, séance dramatique : « A Stupid Servant » (2e acte du « Bourgeois Gentilhomme »); cinématographe; fanfare de T'ou-sè-wè. Le commandant de « l'Alger » y assistait. Il a invité les élèves à visiter son bord le lendemain.

La suppression du « Min-hiu-pao » (Cri du peuple) à la fin de novembre par le tao-tai de Chang-hai, sur la demande du consul japonais, pour articles susceptibles de troubler les bonnes relations entre le Japon et la Chine, a provoqué beaucoup de protestations.

La Cour mixte internationale a prononcé, le 29 décembre, la suppression définitive du « Min-hiu-pao » et acquitté le rédacteur. Un nouveau journal, le « Tchong-kouo Kong-pao » paraît depuis le 1er janvier : on dit que ce serait le « Min-hiu-pao » transformé.

---

18 janvier. Siai-ing-kié, directeur du « Tchong-kouo kong-pao ». s'est enfui, emportant une grosse somme : il n'a jamais payé ses employés.

L'ordination de cette année est fixée au 11 juin, fête de St Barnabé; les jours précédents seront conférés le sous-diaconat et le diaconat.

Vient de paraître à T'ou-sè-wè le « Vade mecum neo-missionarii in Sinis » (Manuel du confesseur, par demandes et par réponses: texte chinois en mandarin, traduction et romanisation; 116 pages in-16;) par les Pères Schérer et Suen.

M. J. Muller a demandé à ériger à Chang-hai, une tour de 309 pieds dans Pekin road destinée à divers amusements comme gymnase. billard, restaurant, théâtre, cinématographe; l'étage supérieur serait gratuitement offert au Municipal Council comme tour à signaux. L'assemblée des contribuables du 20 mars a adopté le projet.

Recensement de la population chinoise de Chang-hai : Cité, 286029 habitants; concession internationale, 390398; concession française, 70000; total : 746427. — Population étrangère : entre 15 et 20000.

A l'automne dernier, lors de la visite à Sancian du P. Lemercier et du F. Avice, la chapelle de St François-Xavier était déjà en fort mauvais état. Depuis, les 19 et 25 octobre, des ouragans ont augmenté les dégâts, enlevé la toiture... Les chrétiens de l'île, pauvres et peu nombreux, font appel à la générosité des chrétiens de toute la Chine.

Au commencement de mars est venu faire visite à Zi-ka-wei, le Rév. P. Grobel, A. C. F. prêtre anglais, aumônier militaire de la flotte, envoyé à T'ien-tsin par le gouvernement anglais pour servir d'aumônier à 400 soldats catholiques Irlandais.

Le vice-roi du Tche-li, Toan-fang, ancien vice-roi des Kiang à Nankin, a été accusé de manque de respect, et de témérité : 1° pour avoir fait photographier le cortège des funérailles de l'impératrice douairière ; 2° pour avoir suivi en chaise la route (route des Esprits, Chen-lou) où l'on faisait les offrandes impériales pour ces funérailles ; 3° pour avoir fait un poteau télégraphique d'un poteau qui se trouvait près du mur de la superstition. Il vient d'être cassé.

(3 décembre 1909).

LES ÉCOLES EN CHINE.

(Extraits de diverses lettres.)

(Du P. Chevestrier).

20 octobre 1909.

Que dites-vous de cette question posée ces jours derniers à l'Imperial Polytechnic collège de Nan-yang, dans la composition trimestrielle d'histoire : « 4°. Define monasticism, and give the rule of St Benedict. » (Définissez le monachisme et donnez la règle de St Benoît) ?

Le sujet de la composition comprenait cinq numéros sur l'histoire de l'Europe au Moyen-Age. Le professeur est païen.

Le P. Schérer, qui surveillait les élèves, réunis pour cette composition dans la grande salle de Confucius, a pris une copie pour voir la réponse faite à la quatrième question. C'était une façon de savoir quelles idées on donne à ces jeunes païens sur les choses du christianisme.

Le candidat disait en substance que les moines avaient rendu à l'Europe de grands services; que c'étaient des hommes de travail et de sciences; que leur supériorité venait des trois vœux de religion : par ces vœux ils se rendaient plus aptes à travailler au bien de la société, n'ayant ni l'égoïste attachement aux richesses personnelles, ni les entraves de la famille, et se trouvant dirigés vers un but commun par l'obéissance. Et le reste dans un sens très juste. C'est là un fait curieux. S'il en était ainsi dans toutes les écoles du gouvernement!

Nan-yang compte environ 700 élèves. Le P. Schérer y enseigne à la fois le français, l'allemand et l'anglais. Il a sur les professeurs et le directeur de l'Etablissement une excellente influence; les élèves l'aiment et l'estiment.

(Du P. Haouisée.)

3 décembre 1909.

Les Ministres de l'Instruction publique ont proposé de choisir deux élèves parmi ceux qui sont revenus d'Europe et qui viennent de subir un examen à la cour, pour traduire en chinois les livres sur la religion chrétienne. Leur idée, croit-on, est d'adapter la religion chrétienne au confucianisme afin de garder celui-ci tout en prétendant que c'est la même chose.

(Du P. Haouisée.)

14 décembre 1909.

Au collège de Nan-yang on tend de plus en plus vers l'Université. Le nouveau préfet des études, chinois, diplômé d'Amérique, est très actif. Des cours s'organisent pour former des ingénieurs de chemin de fer, des ingénieurs électriciens. On voulait fonder aussi une section marine; mais on s'est aperçu que les bâtiments actuels, si vastes soient-ils, ne suffisaient pas. Et les commissaires venus de Pékin dans ce but se sont décidés à bâtir à Ou-song (embouchure du Wang-Pou et du Kiang) pour cette section marine où l'on a l'intention de former d'abord, m'a-t-on dit, des capitaines au long cours. Cette tendance vers les cours supérieurs a fait décider la suppression du petit collège. L'on ne garde que le *middle school* (classe moyenne) et le *high school* (classe supérieure). Le français y est obligatoire pendant quatre ans, et comme on s'inquiète plus de l'apparence que de la valeur réelle, on leur fait en 4e année un cours de littérature; 50 « Lanson » sont déjà commandés. Il y a

en ce moment dans le petit et le grand collège près de 700 élèves. Ce qui les attire surtout, outre la question de l'anglais et de la pension insignifiante, c'est qu'ils sont sûrs en sortant d'avoir un diplôme du gouvernement.

(des Nouvelles de Chine.)

12 décembre 1909.

A Hamilton, New-York, se sont réunis 140 étudiants chinois pour la conférence annuelle de la « Chinese students'Alliance ». Parmi les orateurs étrangers était M. Hawks Pott, président de St John's college, Chang-hai; 12 femmes étaient présentes; l'une, nièce de Li-hong-tchang, a obtenu le 2e prix de discours chinois. Immédiatement après a eu lieu la première conférence des « Christian Chinese Students », aux Etats-Unis.

Parmi les 50 nouveaux étudiants partis en octobre de Chang-hai pour l'Amérique, quelques-uns sont protestants; le chef de la bande est M. Tong kai-song, protestant. Les frais sont prélevés sur l'indemnité de la guerre des Boxeurs, dont les Etats-Unis ont fait remise à la Chine pour la partie non encore soldée.

Les nouveaux étudiants devront séjourner 5 ans au moins sous peine de n'être pas admis aux examens à leur retour en Chine. Le nouveau règlement sur les écoles annonce la publication d'un « Manuel du citoyen » sous le titre de « Kouo-min pi-tou » (« à apprendre nécessairement par le citoyen »).

---

5 février 1910.

Le gouvernement chinois a décidé d'adopter, pour les cartes locales, le méridien de Pékin, avec référence au méridien de Greenwich.

---

5 février 1910.

Le gouverneur du Koang-si a fait venir 6 professeurs belges à l'Institut agronomique de Koei-lin. Il a demandé au trône une récompense : médaille de 3e classe et bouton bleu du 4e degré, pour un notable du Koang-si qui, en 1884, a planté 600000 arbres, dont le cinquième est maintenant utilisable pour la construction.

Le gouvernement songe de plus en plus à diminuer la classe des illettrés et sans penser encore à rendre l'école obligatoire dans l'empire céleste, il cherche à rendre plus abordable à la masse l'étude des caractères; on vient de composer dans ce but 3 livres d'extraits. Dans le premier (pour 3 ans) on a inséré 3.200 caractères; dans le second (pour 2 ans), 2.400 nouveaux; dans le troisième (pour 1 an), 1.600 autres. Pour l'application de la méthode on va établir à Pékin une école où deux classes d'élèves seront admis: les pauvres auxquels le manque d'argent interdit l'entrée des collèges; les retardataires qui veulent compenser le temps perdu.

Quant aux boursiers envoyés ou à envoyer en Amérique pour y continuer leurs études, 8 sur 10 d'entre eux s'adonneront à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, aux mines; les deux autres dixièmes étudieront le droit, ou se prépareront au professorat ou aux finances.

L'AURORE A LOUVAIN.

(Extrait d'une lettre d'un ancien élève de l'Aurore, étudiant à l'Université de Louvain.)

C'EST vraiment dommage que les élèves de l'Aurore s'en aillent ainsi et restent si peu nombreux. Mais pour une bonne école, il faut considérer non le nombre mais la qualité! Vous avez déjà plusieurs fois modifié le règlement et le programme en les perfectionnant; le progrès des études sera en conséquence comme vous le prouveront certainement les résultats de fin d'année... Que les classes les plus élevées n'aient que 6 ou 7 élèves quel inconvénient y a-t-il?

Mieux vaut avoir peu d'élèves mais bons que d'en avoir un grand nombre sans valeur.

Ici par exemple, le nombre des élèves de l'Université s'élève à environ 2.000; mais si vous exceptez quelques cours plus faciles comme le droit, les autres (mines, constructions), n'ont qu'une dizaine d'étudiants.

Plus les cours s'élèvent, plus ils deviennent difficiles; les nuls quittent alors la partie et les inférieurs épuisant leurs forces ne peuvent plus avancer. Seuls ceux qui courent vite finissent par atteindre le but. Le niveau des études en Chine est encore enfantin; il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait peu de nouveaux à se présenter à l'Aurore où les cours sont sérieux.

MM. Tsu-Tse Kao et Pi Ming Yu (anciens élèves de l'Aurore) sont venus nous rejoindre il y a un mois. Le premier ayant peu d'apti-

tudes pour les mathématiques a opté pour les sciences politiques et sociales, et sa qualité d'étranger lui a valu d'être admis sans passer l'examen d'entrée. M. Pi Ming Yu s'est décidé à entrer à l'Institut agronomique. M. Pou Fo Ken, ancien élève du collège de Zi-ka-wei arrive de Bruxelles, du collège St-Michel, où il s'est préparé à l'examen d'admission. Il va préparer ici l'examen d'ingénieur-constructeur.

Au dernier examen, MM. Hou Sié Kin, Vong Wen Hao, et moi (Suen Wen Yao), nous avons obtenu les trois premières places et reçu notre diplôme, ayant comme notes 76, 78, 77, sur 100. Pour moi je vais donc préparer cette année l'examen d'ingénieur des Arts et Manufactures et des Mines. Le premier semestre est fort chargé; 37 heures de classe par semaine! En dehors des jours de congé je n'aurai pas un moment libre. Etant bien portant, j'espère pouvoir supporter ce travail, mais je crains pour l'examen.

M. Hou Siè Kin prépare l'examen de candidat ès-sciences physiques et mathématiques. Les classes sont moins nombreuses mais la difficulté est au moins aussi grande.

M. Vong Wen Hao aurait désiré suivre le même cours, mais sa santé n'étant pas très bonne, il s'est décidé pour quelque chose de plus facile: les sciences minérales.

VISITE DE SA GRANDEUR MGR AGIUS.

(Extraits de diverses lettres.)

Zi-ka-wei, 15 octobre 1909.

Zi-ka-wei a reçu le mardi, 5 octobre, un visiteur de marque: Sa Grandeur Monseigneur Agius, évêque titulaire de Palmyre et Délégué Apostolique aux Iles Philippines, qui rentrait à Rome par le Japon et le Transsibérien.

La réception fut, comme on dit en langage de Chang-hai: « Nao gneh lai », « très bruyante et très chaude ». La simplicité, la gaieté de Sa Grandeur y aidèrent beaucoup.

Le jour dit, à 8 h., quatre chaises attendaient près du pont de Zi-ka-wei, à l'entrée de la petite route qui mène de la route française à nos Etablissements. Après quelque temps, on vit arriver deux voitures: dans la première, Monseigneur et le R. P. Ducoux; dans la seconde, le Secrétaire et le P. Verdier. Un bouquet est offert à Sa Grandeur par un groupe de bébés bien attifés; puis les arrivants montent en chaise: Monseigneur dans une chaise verte; le R. P. Recteur, le Secrétaire et le P. Verdier dans les chaises bleues

ordinaires. Les pétards ne cessent d'éclater, tandis que tambours et clairons tapent et sonnent à qui mieux mieux. L'escorte est composée de quinze soldats chinois en grand uniforme, (vieille Chine), le fusil sur l'épaule, et d'un détachement de grands élèves du collège, en tenue kaki, armés de vrais fusils Gras. Une foule de curieux de tout âge et de tout sexe se presse pour voir le grand homme de la Sainte Eglise.

Dans le long promenoir qui sépare la porterie de la Résidence, Monseigneur se vit saluer par de jolis petits soldats formant la haie. Son premier mot, au moment où le P. Hamon s'avançait pour lui baiser la main, fut: « Oh les beaux petits soldats que vous avez là! »

Après son entrée, les beaux petits soldats sur deux rangs s'en allèrent, au pas cadencé, frappant bien fort du talon dans les corridors sonores, heureux d'avoir pour trois minutes non seulement permission mais ordre de faire un vrai vacarme.

Ayant pris quelques instants de repos, Monseigneur se rendit au Seng-mou-yeu, chez les Religieuses Auxiliatrices.

Vers 11 h., il passa au Séminaire où il accorda un congé aux séminaristes.

A 1 h. ½, Sa Grandeur alla visiter le Collège. La première section en habits militaires va le recevoir à la porte. Les autres élèves attendent sur deux lignes, en habits chinois, dans la grande cour, de chaque côté de la porte du réfectoire des chrétiens tout décoré. Monseigneur s'assied sur une estrade élevée; à sa droite, son secrétaire; à sa gauche le R. P. Recteur. Il y eut trois discours, en chinois, en anglais, en français.

Sa Grandeur se lève pour répondre et pose d'abord cette question: « How many boys speak english? » (combien d'enfants parlent anglais?) La plupart des élèves ne comprennent pas et voyant les élèves d'anglais lever la main, font comme eux. Nouvelle question: « Combien d'élèves parlent français? » — Cette fois les élèves de français seuls lèvent la main. « Je vois, dit Monseigneur, que la grande majorité apprend l'anglais, et sur un signe affirmatif du R. P. Recteur, il ajoute: « Well, I speak english. » (Bien, je parle anglais).

Il nous dit combien il est heureux de voir réunis tant de jeunes Chinois chrétiens, et de les savoir dans les sentiments qu'ils lui ont manifestés envers la Sainte Eglise romaine et le Souverain Pontife: « Oui, je le dirai au Pape! oui, je lui dirai ce que j'ai vu à Zi-ka-wei et ce que vous m'avez dit. » — Puis il les félicite de leur bonne tenue, de la bonne tenue de ceux qui sont en uniforme, « les

beaux petits soldats » qui lui plaisent décidément, de la joie qu'il voit sur leurs figures: « Mes enfants, soyez toujours joyeux; quand un enfant n'est pas joyeux, c'est qu'il a là (montrant sa poitrine) quelque chose de mal; cela il ne faut pas le garder. » Ces derniers mots furent dits en français; Il a d'ailleurs répété en français presque tout ce qu'il avait dit en anglais.

Il ne restait plus à Sa Grandeur qu'à parler en chinois; elle l'a fait à la grande joie des enfants. Elle commence en anglais: « Vous m'avez dit que vous étiez joyeux de me voir, mais vous êtes aussi joyeux parce que c'est pour vous jour de fête. Je veux que cette joie dure longtemps encore, huit jours au moins, une octave; la fête de mon passage à Zi-ka-wei sera une fête avec octave. » Et se tournant vers le R. P. Recteur: « Comment dites-vous congé en chinois? » — « Dou bè siang, Monseigneur. » — « Et comment dites-vous deux jours? » — « Liang gné, Monseigneur. » Sa Grandeur lève alors joyeusement deux doigts: « Dou bè siang; liang gné. » Un tonnerre d'applaudissements éclate alors.

On conduisit ensuite Sa Grandeur à T'ou-sè-wè. Pour ne pas être trop long, deux petites scènes seulement: la première aux ateliers de dorure. Monseigneur, étant encore novice, chargé des décorations, découvrit un jour une manière plus pratique de faire la dorure. Il voulut l'enseigner aux apprentis de T'ou-sè-wè, et se serait mis à l'œuvre si la cire qu'il réclamait n'avait été trop lente à venir.

La seconde scène eut lieu à la cordonnerie. Sa Grandeur s'étant assise, enleva un de ses souliers et demanda à un des apprentis d'y mettre quelques clous. Le soulier réparé, ce fut au tour de l'autre. Malheureusement celui-ci aurait eu besoin d'une semelle; faute de temps on se contenta de quelques clous. Les apprentis ne se sentaient pas de joie d'avoir réparé les souliers d'un archevêque, Délégué apostolique.

Quelques mots sur le Délégué lui-même vous feront plaisir.

Monseigneur fut envoyé aux Philippines il y a cinq ans dans des circonstances curieuses.

Bénédictin du Mont-Cassin, le R. P. Dom Agius fut appelé un jour au Vatican. Pie X en le recevant, se prit à sourire et le fit asseoir. « Eh bien! dit-il, le Secrétaire d'Etat vous a-t-il fait connaître pourquoi je vous appelle? Non, très saint Père. — Allez donc le trouver, puis vous reviendrez me voir. » Le Cardinal Merry del Val sourit lui aussi en voyant entrer le bénédictin. Celui-ci, étonné, finit par rire de son côté, se demandant ce qu'il y avait. « Voici, dit le Secrétaire d'Etat, le Saint Père veut vous envoyer à Manille comme Délégué Apostolique. » Le moine veut faire quelques objections, mais

le cardinal le renvoie vers le Souverain Pontife qui expliqua ses intentions au futur Délégué : « Je vais vous nommer archevêque et avec ma bénédiction apostolique vous remplirez parfaitement votre mandat. » Mgr Agius avait fait observer qu'il n'était pas diplomate, qu'un pauvre moine ne pouvait mener à bien l'entreprise. Il s'agissait de délimiter les attributions des diverses congrégations religieuses établies aux Philippines, de remédier à quelques abus, et de s'entendre avec le gouvernement des Etats-Unis pour régler certaines difficultés venues du changement de nationalité des îles. Un an plus tard, le moine bénédictin, rentré dans son couvent, était sacré archevêque, et partait pour Manille.

Sa Grandeur a été enchantée de nos Pères, là-bas.

Voulant établir une léproserie, le Délégué s'adressa à quelques congrégations qui ne purent accepter. Nos Pères s'offrirent en grand nombre, et parmi les premiers, le Directeur de l'observatoire de Manille, le P. Algué, ce qui édifia beaucoup le Délégué. Le clergé américain, à la demande de l'archevêque, s'offrit très généreusement pour la léproserie. Mgr Agius choisit deux Jésuites prêtres, un Frère Coadjuteur et un prêtre séculier américain pour commencer l'œuvre.

A l'hôpital, il fallait des infirmières. Le gouvernement américain s'adressa d'abord à des protestantes qui demandèrent 60 dollars (300 fr.) par mois. Mais il demanda au Délégué si des Sœurs catholiques accepteraient de donner leurs soins aux malades pour une somme moindre, par exemple 50 dollars. « Assurément, répondit Monseigneur, et même pour moins que cela. » Des propositions faites aux Sœurs de St Paul de Chartres (à Saigon) furent acceptées immédiatement, et les protestantes évincées. Mais tel fut le dévouement des religieuses que le gouverneur finit par demander au Délégué si les Sœurs ne seraient pas froissées de recevoir, non pas 60 dollars, puisqu'on les avait refusés aux protestantes, mais 59 dollars par mois. Monseigneur leur fit accepter la somme. Les religieuses au nombre de quatre d'abord, sont six maintenant et l'on est enchanté là-bas.

Encore un trait. Visitant l'hospice, le gouverneur, pour remercier les Sœurs dont le dévouement le touchait, dit à la Supérieure : « Je veux vous faire un cadeau : que désirez-vous ? » Réfléchissant la religieuse ne trouve rien d'abord. « Permettez-moi, dit-elle, d'y penser un peu. — Bien ; mais donnez-moi la réponse demain. » La réponse fut : « Nous désirons un réveil-matin, afin que les Sœurs puissent se lever assez tôt et exactement de manière que le service des malades soit plus régulièrement fait. » Vous jugez si l'on

s'attendait à celle-là : ce fut un émerveillement de constater que les religieuses catholiques, ne demandant rien pour elles-mêmes, n'avaient songé qu'à leurs malades. Elles ont un beau réveil.

Monseigneur le Délégué aime la Compagnie. En voici une preuve délicate. Lors de sa consécration épiscopale, Pie X voulut lui offrir un anneau. Parmi ceux dont il disposait s'en trouvait un qui avait appartenu à Pie VII. Le Souverain Pontife y attachait un prix particulier, et en hommage d'estime pour le nouvel archevêque, il le lui donna. Or, avant de quitter Manille, Mgr Agius racontant ce fait à nos Pères, ajouta : « Pie VII fut le Pape qui rétablit la Compagnie, il doit donc vous être cher. C'est pourquoi en témoignage de mon contentement, je vous laisse cet anneau. » Et il l'offrit au R. P. Recteur. Le Père n'osant accepter : « Prenez, prenez, dit le Délégué, j'en ai un autre. » Et tirant de sa poche un anneau nouveau il se le mit au doigt.

Tous ces traits m'ont été cités par les Pères qui ont entretenu Sa Grandeur durant les trois jours qu'il passa à Yang-king-pang.

Monseigneur né à Alexandrie de parents Maltais a passé par le collège de nos Pères à Malte, puis a fait son noviciat en Angleterre, à Ramsgate. Il semble qu'il ait pris, dans ces pérégrinations, l'habitude de se faire aisément à tous les caractères, à toutes les coutumes. L'italien, l'anglais, le français, l'espagnol lui sont assez familiers, mais il parle surtout l'italien.

SERVICE SOLENNEL POUR SA MAJESTÉ LÉOPOLD II.

Un service solennel a été célébré le jeudi 23 décembre à Yang-king-pang, pour l'âme de S. M. le roi Léopold. Expressément invité par le Consul de Belgique, le Père Van Dosselaere chanta la messe solennelle, à 10 heures, avec les Pères Joüon et Couturier comme diacre et sous-diacre.

La Tribune exécuta la messe de Requiem en plain-chant. A l'offertoire, au canon, après la communion et après l'absoute, l'orchestre du Town-hall concerts donna l'Ave Maria de Gounod, la marche funèbre de Mendelssohn, la marche des Pèlerins de Tannhauser, et un morceau dont j'ignore le titre.

Le corps consulaire se trouvait au grand complet : consuls de France, Angleterre, Russie, Allemagne, Japon, etc., on remarquait particulièrement, près du consul Japonais un amiral Nippon en grand uniforme, la poitrine ornée de crachats et étincelante de décorations. Il avait près de lui quelques officiers d'Etat-Major. Un officier Russe aussi se trouvait présent. Tous ces Messieurs occu-

paient les fauteuils du transept gauche (côté de l'Evangile). Du côté opposé les Dames. Dans la nef, derrière l'immense catafalque, le consul de Belgique dont l'habit était brodé d'argent pour la circonstance. Le vice-consul et le chancelier (broderies d'or, mais avec crêpes à l'épée) recevaient et plaçaient les invités. Le Tao-tai et sa maison, les juges chinois de la cour mixte, en tout seize mandarins, se tenaient également derrière le catafalque, du côté droit de la nef. Ce fut une cérémonie grandiose. Les Pères belges occupaient les places immédiatement derrière le consul de Belgique. Toutes les Congrégations avaient des représentants.

(Du P. Chevestrier.)

ARRIVÉE EN CHINE.

(Du Fr. Le Coq.)

Zi-ka-wei, 9 novembre 1909.

Notre « Tourane » qui jadis était assuré de son petit accident à chaque voyage, nous amena cette fois sans encombre et avec une bonne avance au phare-sémaphore de Gutzlaff, piqué sur un rocher en face de l'extrême pointe du P'ou-tong. Il pouvait être minuit. J'étais dans ma cabine, appelant plus ou moins en vain un sommeil réparateur. La plupart de mes compagnons étaient restés sur le pont, pour mieux juger des événements. Car une grave question se posait. Pour remonter le chenal jusqu'à Woo-sung il nous fallait le secours de la marée, et, pour l'avoir, atteindre Gutzlaff avant minuit. De plus, si Gutzlaff nous signalait à temps à Chang-hai, la chaloupe des messageries maritimes (le « Wangpoo ») portant certainement quelques-uns de nos amis, viendrait à Woo-sung, lieu de notre mouillage. Par ce temps calme le Wang-poo pourrait bien accoster, nos amis monteraient en ce cas sur notre pont et y passeraient le reste de la nuit. Voilà ce qu'on allait se répétant de groupe en groupe. Effectivement nous remontâmes le chenal avec la marée, nous mouillâmes à un bon demi-kilomètre du mât de signaux de Woo-sung, au milieu d'une quantité de navires et de barques. Mais le « Wangpoo » n'approcha notre paquebot qu'à l'aube. Il avait passé presque toute la nuit non loin de là, mais à cause de l'obscurité il n'avait pas cherché à reconnaître le « Tourane ». Pendant que nous disions ou servions nos dernières messes à bord, la chaloupe accoste; elle porte le Fr. Avice. Dix minutes après, sur le spardeck encore désert nous nous donnions l'accolade: nous étions bien cette fois en Chine, et missionnaires. —

Là-dessus, le chargement ou le déchargement, comme vous vou-

drez, commence. C'est d'abord la poste. A chaque escale c'est un vrai monceau de sacs postaux. C'est à se demander d'où cela sort. — Après, nos bagages de cabines dégringolent avec la même vitesse. Pour terminer ceux du vice-roi prennent le même chemin, mais avec une toute autre allure : c'étaient des Chinois qui faisaient la manœuvre. Donc nous avions à bord le vice-roi de Canton, actuellement en congé et membre d'une commission de délimitation de je ne sais plus trop quelle province... Or, l'une de ses femmes ou suivantes avait, entre autres bagages, un plein panier de pruneaux chinois. Nos coolies chinois font respectueusement glisser le dit panier vers la chaloupe, mais le dessus en bas. Malheureusement les lois de la pesanteur ne connaissent point de passe-droits! pruneaux de dégringoler qui dans le Yant-tsé, qui dans la chaloupe! On en ramasse quelques poignées, on donne un coup de balai aux autres et tout est dit.

L'heure est venue de quitter notre cher « Tourane ». Du spar-deck je jette un dernier regard, avec l'excellente jumelle du P. Froc, vers Tsong-ming qui apparaît à l'Est, toute aplatie, couverte çà et là de bouquets d'arbres. A la coupée nous trouvons le commandant, son second et le commissaire qui nous serrent très affectueusement la main. Le vice-roi prend place sur notre chaloupe et nous voilà partis. Un petit crochet, et nous accostons une canonnière chinoise, qui prend à son bord notre grand-homme. Un mandarin militaire, portant de longs habits mandarinaux couleur sombre avec de larges galons de sergent, juste au bout des manches, lui donne la main et l'introduit dans le salon, pour la réception officielle. A ce moment 3 ou 4 formidables pétards éclatent sur le gaillard avant de la canonnière, saluant le grand-homme. — Le « Wang-poo » repart et s'engage dans la rivière de même nom. Vous dire combien nous croisons de jonques, de sampans et autres embarcations chinoises, c'est bien inutile. A Ton-ka-dou, l'extrême faubourg sud de Chang-hai, elles sont si serrées qu'on y voit à peine l'eau qui les porte. C'est bien vraiment une ville flottante, juxtaposée à l'autre.

Chemin faisant, nous passons en face de 3 chrétientés : 2 sur la gauche, moins importantes, cachant timidement leurs minces clochetons et leurs croix derrière les docks et fabriques diverses qui pullulent déjà ici. Sur la droite, c'est Hong-k'eu, avec ses écoles, que je compte bien voir un jour en détail. Enfin, la tour des signaux, bâtie il y a un an environ par le P. Froc, se rapproche de nous. Nous accostons à deux pas de là, sur le quai de France, en face du consulat.

Plusieurs amis de Chang-hai sont là, et nous serrent la main, s'inquiétant affectueusement de nos santés, comme si nous avions eu le mal de mer pendant 32 jours. Là s'était traîné entre autres le cher P. de Mathan. C'était tout ce qu'il pouvait faire à pied : quelques centaines de pas. — A noter, quelques scolastiques de Zi-ka-wei dont le F. Chevestrier. Vite, nous enfilons la rue du Consulat, la rue Montauban et déjà c'est Yang-king-pang, avec sa jolie église St-Joseph, et sa résidence, assez spacieuse. — Alors c'est une embrassade··· interminable. Tout Chang-hai et presque tout Zi-ka-wei, nous tombent sur le cou. Mais il est si bon de se laisser faire, et de les voir si joyeux à cause de nous! L'examen nous impose bientôt sa trêve.

Après la sieste, sur une pressante invitation du P. Mathieu Sen nous allons visiter son église et son école du Lao-dang, en pleine ville chinoise. Nous trouvons là une église superbe, genre pagode, avec de multiples inscriptions chinoises sur les murs, sur les colonnes, partout. Les autels sont de style « jésuite » et conviennent assez bien au reste. L'ensemble se rapproche beaucoup des maisons romaines; l'église proprement dite se prolonge par une cour intérieure avec cloîtres couverts; la cour intérieure ouvre sur un immense salon de réception, qui donne de plein pied sur la rue. Eglise et salon ne fermant qu'avec des cloisons mobiles, on peut du tout, en un quart d'heure, faire un immense vaisseau très coquet et pas cher. — Mais dans la cour de l'école les enfants nous attendent, l'arme au bras. Ils portent tous un gentil uniforme kaki. La manœuvre commence, avec beaucoup d'entrain et pas mal de dextérité : suédoise, école du soldat, toute leur science y passe. Tous leurs airs de clairon aussi. Comme intermède on nous joue quelque musique, on nous complimente en chinois. Gratification : une grande bénédiction et un jour de congé. En guise de merci, de bons sourires et la « Marseillaise »··· Nous jetons un coup d'œil aux ateliers de menuiserie, où travaillent beaucoup d'enfants; un autre coup d'œil dans la salle de réunions de la Jeunesse Catholique et nous partons.

Ce soir-là, nous restons à Yang-king-pang. — Pendant la récréation un télégramme arrive, demandant si le F. Avice peut se rendre auprès de Monseigneur malade. Il répond oui, sans hésiter. Voilà un « oui » plein de dévouement! car moi qui fus le compagnon de cabine du frère durant toute la traversée, je sais combien il lui aurait été bon d'avoir quelques jours de repos. Le lendemain il partait à 11 heures.

A ce moment nous roulions, nous aussi, vers Zi-ka-wei en tram-

way et en compagnie de quelques privilégiés. Avec quelle curiosité nous fouillons du regard la banlieue, pour tâcher d'apercevoir les deux flèches de la cathédrale. Enfin, les voilà!... Voici sur la droite, Nan-yang, vaste et belle construction mi-chinoise, mi-européenne... voilà le canal, voici le nouveau scholasticat, en bonne voie de construction; puis c'est la vieille église et le chez soi!

Après dîner, visite au collège. Très simple : deux adresses aux Pères. Le P. Couturier répond en affirmant qu'on est très heureux de se dévouer pour de si bons enfants. Tous rient, et se montrent enchantés d'une promenade supplémentaire.

ARDEUR PATRIOTIQUE.

(Du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 28 décembre 1909.

P. C.

Voilà une dizaine de jours le F. Horan m'aborde par ces mots : « Vous ne savez donc pas la nouvelle? — Non. — Mais les élèves disent tous que les puissances étrangères vont se partager la Chine, et ils le croient... Qu'y avait-il là-dessous? Le voici en quelques mots : Le bruit avait couru que le gouvernement chinois avait conclu un traité secret cédant au Japon une partie de la Mandchourie. Pour détourner l'attention le gouvernement aurait prétendu d'autre part que les nations européennes projetaient de se partager la Chine. Le tout se mêlant avait d'abord jeté la première étincelle dans un collège chinois de Moukden qui, indigné contre ce procédé de la dynastie actuelle, avait fait savoir la chose à l'Ecole militaire de Kao-ting-fou. Là, on se monta la tête, on envoya des circulaires aux principales écoles de la Chine, afin de pousser les étudiants à se préparer à défendre la Patrie menacée d'être divisée par les Anglais, dont la flotte était déjà à Hong-kong, par les Français, qui pénétraient au Yunnan (sic). — A l'Aurore, chacun des élèves a reçu une circulaire, voire même le Directeur, le P. Allain; mais là sans que le calme travail ait été troublé. Au collège à Zi-ka-wei, on a pu arrêter des lettres, mais non empêcher la nouvelle de se répandre et quelques jeunes têtes se sont un peu montées. L'autre jour à cause du froid, le F. de Prunelé fait dire que pour l'exercice militaire on pourra garder ses habits chinois au lieu de prendre l'uniforme kaki. D'ordinaire, il faut se gendarmer pour le faire prendre. Eh bien! ce jour-là, tout le monde l'avait et les clairons après avoir rempli leur office se mettaient eux-mêmes à faire l'exer-

cice. Devant cette ardeur insolite pour la manœuvre, le sergent instructeur n'en revenait pas d'étonnement. Mais le F. de Prunelé au courant de l'état des esprits lui donna la clef : on s'apprêtait à défendre la patrie!... Ne faut-il voir là qu'un simple emballement d'étudiants sans aucun *fundamentum in re?* En tout cas ce qui semble vrai, c'est une tendance anti-étrangère plus marquée. Je dis anti-étrangère et non anti-européenne, car elle est en grande partie contre les Japonais qui ne cessent d'envahir de plus en plus la Chine où le Japon multiplie ses espions et ses agents d'influence. Les associations qui se forment pour le rachat de la dette, associations où plusieurs étudiants de l'Aurore se sont engagés, montrent l'intention de devenir de plus en plus maître chez soi : conclusion d'ailleurs fort naturelle que tout patriote comprendra, mais qu'il ne convient peut-être pas de trop précipiter.

UN JUBILÉ AU CARMEL DE TOU-SÈ-WÈ.

(Extrait d'une lettre du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 22 février 1910.

Jeudi dernier, 17 février, au Carmel, on célébrait le jubilé de la Mère Saint Dominique, actuellement Prieure. Née en 1837, entrée au Carmel, le 18 février 1860, elle arriva en Chine en février 1869. Cofondatrice avec la Mère Prieure morte récemment, elle est la seule survivante de la première fondation amenée de Laval par Mgr Garnier. Actuellement en dehors des tourières, les Carmélites sont 28 religieuses dont 17 indigènes, sur lesquelles 5 Sœurs du voile blanc. Le nombre, comme vous le voyez, dépasse le chiffre régulier et bien qu'elles aient permission de pouvoir aller jusqu'à 30, elles tendent actuellement plutôt à diminuer et ne veulent plus pour le moment recevoir de novices.

La messe du Jubilé fut célébrée par Mgr Paris, assisté du R. P. Supérieur, et du R. P. Recteur. Le P. Froc, malgré les soucis de son observatoire, vint prononcer une allocution en français, et les scolastiques firent entendre pendant la cérémonie des solos et des chœurs délicatement choisis par le P. Robinet. Placés dans une petite chapelle en face du chœur des religieuses, dont le voile était tiré, nous pouvions très bien voir la Jubilaire, une couronne de fleurs sur la tête et tenant en main le bâton du Jubilé. Le voile n'étant pas porté en ce jour privilégié, les curieux purent satisfaire leur envie sans se douter de la corvée qu'ils imposaient ainsi à cette bonne Mère Prieure.

La photographie même s'en mêla : la Prieure se laissa faire et elle se vit reproduite sur dix plaques au moins : assise, debout, son bâton de Jubilé à la main, au milieu des décorations du chœur, etc. Le parloir fut très fréquenté. Puis la Jubilaire rentra heureuse dans le cloître où depuis 50 ans déjà elle s'est contentée du regard du bon Dieu, et où elle passera encore, espérons-le, de longs jours à goûter la paix d'être toute à Dieu, à le remercier, à prier pour les missionnaires et la conversion des chinois.

Le lendemain une gracieuse image de sainte Thérèse était envoyée à chacun des scolastiques présents à la cérémonie.

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES EN CHINE.

Extrait des « Nouvelles de Chine. »

3 novembre 1909. — Quinze assemblées provinciales (sur dix-huit) ont déjà manifesté leur répugnance pour l'impôt dit « du timbre » (In-hoa-choei).

26 novembre 1909. — Les journaux — sauf la presse indigène — parlent peu de ces assemblées, dont l'attitude et les délibérations peuvent avoir une grande influence sur l'avenir de la Chine. Réunies depuis un mois environ, elles ont — au moins quelques-unes — déjà abordé un grand nombre de questions. Elles vont ces jours-ci choisir quelques-uns de leurs membres (de 2 à 9, suivant les provinces) pour aller à Pékin comme conseillers du bureau chargé des lois constitutionnelles.

A l'ouverture de l'assemblée du Tché-kiang (114 membres), le gouverneur de cette province ayant fait des changements dans les règlements de l'assemblée, un membre protesta, disant que l'assemblée était seule juge de ses règlements, et que le gouverneur n'avait pas le droit d'y toucher. — L'Assemblée provinciale de Kirin a été fermée par le gouverneur de la province, parce que ce Parlement avait discuté au sujet des affaires diplomatiques. Les membres ont télégraphié à Pékin pour accuser le gouverneur.

Au Ho-nan, le trésorier provincial a été élu président de l'Assemblée.

Au Kiang-sou, il y a deux membres catholiques: MM. Ma Siang-pé (Ma Liang) et Nicolas Tsu. Discussion sur les formules de politesse à employer dans les rapports des députés avec les membres du gouvernement. Motion pour faire interdire aux étrangers les achats en dehors des concessions (à l'étude). Motion pour l'uni-

fication des poids et mesures actuels (adoptée, malgré M. Ma qui objecte qu'on devra bientôt adopter un autre système de poids et mesures). Proposition présentée par M. Ma, d'établir à Chang-hai ou à Nankin une Ecole de droit pour former des avocats (adoptée à l'unanimité).

Au Hou-pé et au Se-tch'oan, opposition à l'emprunt étranger pour la ligne Se-tch'oan-Han-Keou.

Le Gouvernement a télégraphié à toutes les provinces que les assemblées provinciales n'ont pas le droit de discuter, comme elles l'ont fait, les affaires qui sortent de leur compétence.

12 décembre 1909. — Les dates officielles d'ouverture et de fermeture étaient le 1er de la IXe lune et le 10 de la Xe. Quelques assemblées, comme celle du Kiang-sou et celle du Tché-li, vu l'importance des matières soumises par les vice-rois à leurs délibérations, n'ont été closes que le 20 de la Xe (2 déc.). — Les provinces dans lesquelles il semble qu'on ait le plus travaillé en vue de la Constitution sont le Hou-pé, le Chan-tong, le Kiang-sou et le Koang-si. — La cour de l'inspection impériale a signalé au Trône huit abus qui ont été commis dans les assemblées provinciales.

Le Comité de la Constitution a envoyé un délégué dans toutes les Assemblées pour examiner leur fonctionnement. — Ce comité a interdit à l'assemblée provinciale du Se-tch'oan de délibérer la question de la solde des soldats. — Au Koang-si, débuts orageux, protestation contre le gouverneur qui prétendait restreindre les pouvoirs de l'assemblée.

Le Gouverneur du Chan-tong a eu des difficultés avec l'assemblée à propos d'une nouvelle taxe contre laquelle ce parlement protesta énergiquement. — Des journaux de Hang-tcheou ayant fait des articles contre l'assemblée du Tché-kiang, qui renferme quelques non-réformateurs, et ayant publié des délibérations non encore approuvées par le gouverneur, ont été suspendus. — L'assemblée du Tché-li a créé un parti politique sous le nom d'« Association d'investigation constitutionnelle », qui adressera au Trône des mémoires sur les questions diplomatiques, etc., ce qui semble sortir de la sphère assignée aux Assemblées provinciales. Cette assemblée se compose de 140 membres.

L'assemblée provinciale du Kiang-sou a décidé un emprunt de 3 millions de taëls à la banque Ta-ts'ing pour construire la voie ferrée Hai-ts'ing (Hai-tcheou à Ts'ing-kiang-pou). Ce serait un moyen de donner du travail aux affamés. Le vice-roi a envoyé un ingénieur pour lever le plan de cette ligne. M. Ma Liang a été élu en 2e liste (1re liste, 6 noms; 2e liste, 8 noms), parmi les 14 membres

proposés au choix du vice-roi. Là-dessus, celui-ci en désignera 8 pour aller siéger à Pékin. — Les mandarins sont mécontents de cette assemblée, qui exerce un contrôle sur leurs actes.

Principaux sujets traités par les assemblées provinciales: éducation, livres classiques en caractères abrégés; amélioration des impôts, des dépôts de riz; confiscation des propriétés des Bouddhistes; réfection des canaux; interdiction des jeux et de l'opium; pisciculture; augmenter la culture et le commerce des pois (Moukden); mines; forêts; diminuer les satellites et les scribes (Hou-pé); interdire les processions diaboliques (ibid.); etc., etc.

La nouvelle de la fermeture de l'assemblée de Kérin par le gouverneur est démentie.

Tous les membres des assemblées provinciales ont décidé de se réunir à Chang-hai, de leur propre autorité, vers la fin de janvier 1910, pour délibérer sur les moyens d'aider les autorités de Pékin et des provinces à mettre en réelle pratique les lois constitutionnelles et les nouvelles méthodes (Tchong-wai je-pao).

23 janv. 1910. — Les représentants des assemblées provinciales, réunis à Chang-hai avaient délégué 1 membre de chaque province pour aller demander au Trône la réunion de l'assemblée nationale. Ces délégués sont arrivés à Pékin le 8 janvier. Un grand festin leur a été offert par des notables. Les journalistes de Pékin les ont invités à un banquet pour le 21 janvier. Plusieurs hauts fonctionnaires ne partagent pas leurs idées.

Un conseiller de l'empire a constaté que souvent le peuple adresse directement au gouvernement des protestations sur les choses politiques et diplomatiques. Désormais ces protestations devront être adressées aux assemblées provinciales, qui les communiqueront au gouvernement.

5 février 1910. — Les délégués des assemblées provinciales, venus à Pékin pour demander la convocation immédiate de l'assemblée nationale, ont été reçus vers le 23 janvier, par les ministres et conseillers de l'Empire. Ils ont reçu un accueil bienveillant. Na-tong serait favorable à leur projet; le prince King y serait opposé. — Pékin, 28 janvier. Le prince régent a lu le rapport des délégués. — 29 janvier. Les représentants des 8 Bannières (=Mandchoux) ont aussi présenté un rapport au Trône, lui faisant la même demande. — Les membres du Conseil interrogés par le Régent sur la date demandée par le peuple pour l'ouverture du parlement, ont répondu que cette date serait courte, vu la difficulté de régler toutes les questions.

Décret impérial du 30 janvier 1910. Ce décret, longuement motivé, et se basant surtout sur ce que la Chine n'est pas encore mûre pour le régime parlementaire et sur l'insuffisance du niveau moral du peuple, maintient le délai de neuf ans fixé par Koang-su pour l'ouverture de l'Assemblée nationale.

Le ministre de l'intérieur a ordonné à tous les sous-préfets que les conseils municipaux soient établis à partir de la 2e année, de Siuen-t'ong (10 février 1910), sinon les sous-préfets seront responsables du retard.

26 février 1910. — Les représentants provinciaux à Pékin persistent dans leur réclamation. Il y a quelques semaines, un M. Siu, faisant un discours au Hou-nan, se trancha un doigt et ainsi écrivit avec son sang 8 caractères indiquant son désir de voir convoquer l'assemblée nationale. Les représentants invitèrent ce « patriote » à se joindre à eux à Pékin; ils firent imprimer et distribuer les 8 caractères. Maintenant un M. Kouo I, de Tchen-kiang (ku), se faisant une coupure au bras, a écrit avec son sang, 12 caractères dans le même but: « Oh! l'assemblée nationale! — Oh! les partis politiques! — Oh! sang! », il les a envoyés aux représentants pour exciter leur cœur. — Les représentants prient les notables de toutes les provinces de venir à Pékin à la 3e lune.

LA RENTRÉE AU COLLÈGE DE ZI-KA-WEI.

(Lettre du Fr. Chevestrier.)

Zi-ka-wei, 1 mars 1910.

C'est jour de rentrée, aujourd'hui. Nan-yang a, sur sa tour carrée, arboré le drapeau jaune orné du dragon bleu. St-John's college, l'Université protestante de Chang-hai, voyait accourir les élèves, en rickschaws, en fiacre, chacun apportant son « *pou-kai* », c'est-à-dire sa literie, et d'aucuns même une partie de leur mobilier. J'en ai rencontré un entrant avec une table-bureau; il voulait sans doute être dans ses meubles.

Zi-ka-wei aussi, ouvrait aujourd'hui ses portes; et, sans hâte, les élèves ont commencé d'arriver. Parents ou serviteurs accompagnent les plus jeunes, ou les nouveaux (une quarantaine), et l'installation se fait, au dortoir et en étude. En ce moment ceux qui ont mis leurs affaires en ordre, jouent dans la cour, tandis que les autres continuent d'arriver.

Malgré les recommandations instantes du règlement, la rentrée

durera quelques jours. — Quand j'étais à Nan-yang, il me fallait attendre quinze jours pour avoir ma classe au complet. — Aussi, en attendant que je puisse vous dire combien le collège comptera d'élèves, un mot sur le nouveau personnel de St-Ignace.

Je n'ai pas à vous présenter le P. Préfet, qui est occupé à recevoir son monde: parents et enfants. Le P. Beaucé mènera bien sa barque, doucement et fermement.

Le P. Durand, sous-préfet, a de plus la charge spéciale de la division des petits chrétiens, surveillance partout. Il est chargé de la musique pour tous, et de la première classe de latin.

Le P. Hamon est surveillant des grands chrétiens, avec une classe de français.

Le P. de Prunelé, surveillant des païens et une classe de français.

Le P. Horan, surveillant des païens aussi, et une classe d'anglais.

Le F. Mahé aidera le P. Hamon chez les grands chrétiens, et fera une classe de français, ainsi que les mathématiques en chinois.

Le F. Doherty, une classe d'anglais et les mathématiques en chinois et en anglais.

Le F. Eckle est à la disposition du P. Préfet. En outre des Pères et Frères Européens, il y a 14 maîtres chinois, dont 3 principaux pour les hautes classes de littérature chinoise, et les autres pour les classes moyennes et inférieures, ou pour le « cours d'arts et métiers ». Il s'agit dans ce cours, d'enseigner aux élèves à faire de petits modèles en bois ou en carton, modèles de choses très simples; c'est dans le programme, et il importe que nos élèves ne soient pas inférieurs à ceux des autres écoles.

Il y a encore 4 maîtres chinois pour enseigner les éléments de français et d'anglais. Un Japonais (de Chang-hai) enseigne l'anglais.

Pendant les vacances on a divisé en deux la grande cour: les divisions seront bien séparées. Il a fallu, pour cela, construire un hangar de plus.

La salle de physique, reléguée autrefois à l'écart, a été descendue d'un étage et installée près des classes; les visiteurs pourront admirer les balances, les machines électriques, tubes et ampoules, miroir, etc. La « face » du collège y gagnera beaucoup. Chaque fois que j'ai visité des écoles modernes chinoises on nous montrait avec fierté la physique. Les visiteurs indigènes, en effet, ne sont pas loin de croire que les élèves d'un collège, qui possède des instruments si merveilleux, doivent en connaître tous les étranges secrets.

Les murs de la salle de physique sont ornés de belles planches en couleurs représentant des collections cataloguées de plantes, d'animaux, de machines, etc.

Un dessinateur de T'ou-sè-wè, professera un cours de dessin.

Priez pour que nos efforts ne soient pas vains, que le collège fonctionne bien sous le rapport des études et de la discipline, et que le Bon Dieu continue de se choisir parmi les meilleurs de futurs apôtres.

Le semestre commence sous la protection de S. Joseph.

A travers le Kiang-sou.

SI J'ÉTAIS MILLIONNAIRE.

Extraits d'une lettre du P. Hermand aux élèves de Marneffe (2e division).

Ling-po-dang, chrétienté de l'Annonciation, 23 nov. 1909.

JE ne veux point attendre d'avoir reçu la belle statue de Notre-Dame de Lourdes que le P. Léonard m'annonce, de votre part, et que vous avez la générosité de m'offrir, pour vous en remercier tout spécialement. Cela me décide dès aujourd'hui à entreprendre la réparation de ma pauvre chapelle de Né-ziang, pour avoir un sanctuaire plus convenable où je pourrai la mettre et la prier pour vous et vos familles.

Des nouvelles de chez le P. Chouang? Je vous en ai donné l'autre jour. Que vais-je vous écrire? Un aimable mais naïf correspondant me demandait l'autre jour ce que je ferais d'un million, si on me l'offrait... Le P. Chouang ne serait guère embarrassé, s'il devenait millionnaire.

Si j'étais millionnaire? J'ai dans mon district 29 églises ou chapelles, dont quelques-unes, une douzaine au moins, sont dans un état lamentable. Quand j'arrive dans ces chrétientés, je vais voir si les murs tiennent encore debout, si la charpente vermoulue ne laissera pas dégringoler les tuiles sur ma tête; cela sue la misère; s'il pleut, l'eau coule partout; s'il vente, le vent entre comme chez lui; en hiver, on y gèle; en été, on y cuit; les rats, les souris et autres bestioles y habitent comme chez elles, et semblent trouver mauvais que je vienne les déranger; les tables y sont bancales, les bancs boiteux; l'autel est vermoulu; les tableaux sont crevés; les planchers, quand il y en a, s'effondrent, et je m'attends d'un jour à l'autre à ce qu'on vienne me dire: « Père, le typhon a jeté par terre la chapelle de St-Jean l'Evangéliste ou celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. » Il ne reste plus brique sur brique de St-Ignace, et le sanctuaire de la Ste-Trinité est un hangar ouvert de tous les côtés, les murs s'étant effondrés.

Je vais, cette année, réparer les plus malades de ces pauvres églises; réparations très modestes; une béquille ici; un cataplasme là.

Si j'étais millionnaire, je remettrais tout à neuf; je rebâtirais quelques-unes de ces masures qui ne valent pas la peine d'une réparation; par exemple, ce pauvre St-François-Xavier, une misérable chambre trop petite pour contenir mes chrétiens.

Et Né-ziang? A Né-ziang, le Père a sa maison qui est presque un palais. Ce serait magnifique si l'église n'était pas si pitoyable. C'est un ancien bâtiment, bas, mal éclairé, trop petit, où les gros buffles tournaient l'énorme roue d'une meule à broyer les graines de coton pour faire de l'huile. L'appartement n'a guère subi de transformation, sauf un blanchissage des murs à la chaux, et une couche de peinture sur la charpente. *Millionnaire*, je raserais cette misérable cabane et je bâtirais une jolie petite chapelle à Notre-Dame de Lourdes, un joli petit écrin pour mettre la statue que vous m'envoyez. Croyez-vous que cela entamerait beaucoup mon million. Avec 5.000 fr. je me charge de réaliser mon rêve; et ce serait coquet, sans être grandiose et je damerais le pion aux protestants qui ont mieux que moi, et la Reine du ciel aurait une chapelle digne d'elle.

Si j'étais millionnaire?... Je solutionnerais en deux secondes la rude, difficile et toujours renaissante question des écoles; en deux secondes, oui, et deux mots: « Ecole gratuite. » — Nous les disons bien obligatoires nos écoles, pour tous nos chrétiens; mais nous sommes obligés d'exiger d'eux une petite redevance pour les enfants externes, et une pension pour les internes: un gamin ou une gamine ne se nourrit guère à moins de 80 sapèques par jour. Menu? du riz et un peu de légumes; 300 jours d'école environ par an; 300×80=24.000 sapèques. Comptons un minimum de 50 élèves internes: 24.000×50=1.200.000, un million deux cent mille sapèques, ce qui fait environ 1900 francs. Il faudrait ajouter le traitement et l'entretien des maîtres, des cuisiniers et cuisinières, etc.

Or la question de la pension est terrible: « Il faut envoyer ton fils à l'école; il a 10 ans! » — « Père, je veux bien, mais je ne peux pas payer la pension. » — Et ce refrain revient toujours: « Je ne peux pas payer la pension. » Alors au lieu d'avoir à discuter, si moi je pouvais dire: « c'est gratuit », je leur fermerais la bouche, et j'arriverais à avoir de petits chrétiens bien instruits.

Si j'étais millionnaire?... J'ouvrirais un orphelinat pour les orphelins chrétiens, pour un tas de pauvres enfants que les orphelinats de la Sainte-Enfance ne peuvent recueillir parce que ces maisons, de par les règlements de l'œuvre ne sont ouverts que pour les enfants païens. Ce serait sauver l'âme de beaucoup de ces petits, surtout

dans les pays de nouveaux chrétiens, où il arrive qu'une pauvre veuve, perdant la tête devant la misère et ne sachant trop ce qu'elle fait, vend ou donne son bébé au premier païen venu.

Si j'étais millionnaire?... je réaliserais un projet qui me trotte dans la tête, et me bouleverse le cœur chaque fois que j'y pense! Je fonderais une léproserie. Il y a des gens qui vous disent: il n'y a point de lépreux en Chine; qu'en savent-ils? Pour moi qui n'ai cependant pas fait une enqête à ce sujet, dans les quelque 150 kilomètres de pays que je connais bien, j'ai trouvé déjà cinq ou six de ces pauvres gens. Je laisse aux savants de discuter si la lèpre de Chine est la même que la lèpre d'Europe, je remarque seulement qu'elle a les mêmes effets, les mêmes caractéristiques, sauf qu'elle ne semble point contagieuse. Les lépreux vivent ici dans leurs familles, et personne ne paraît craindre la contagion.

Ma dernière trouvaille en fait de lépreux remonte à une quinzaine de jours. J'étais à la chrétienté du Saint-Cœur de Marie, pour la mission annuelle. Je relevai sur les registres le nom d'une chrétienne de 23 ans, que je n'avais jamais vue à l'église et qui ne s'était pas confessée depuis cinq ou six ans. On me dit qu'elle était malade, et ne pouvait faire les 3 kilomètres qui la séparent de la chapelle.

J'allai la voir, sous une pluie battante, pour m'assurer de ce que des réticences m'avaient laissé deviner.

Dans la ferme, au milieu de sa famille, je trouvai la pauvre « Sœur d'or » accroupie sur une basse chaise de bambou; je la reconnus sans l'avoir jamais vue, mais ce monstre humain ne pouvait être qu'elle; une tête énorme, boursouflée, sans cils, presque sans cheveux; le nez, les oreilles, la bouche absolument déformés; les mains sans doigts; les pieds réduits à l'état de moignons. Et ce pauvre corps exhalait une odeur épouvantable. Mais la mémoire et l'intelligence de la pauvre lépreuse sont par contre en excellent état. C'est là ce qui doit rendre bien pénible la situation de « Sœur d'or ». Elle n'a pas oublié ses prières et son catéchisme, mais elle ne peut aller aux réunions de l'église; physiquement ce lui est impossible, et surtout elle se rend compte qu'elle serait un objet de dégoût pour tout le monde. Force m'est de l'approuver. Voilà pourquoi elle n'a pu être confirmée, et ne le sera jamais par Monseigneur, et pourquoi aussi depuis 6 ans elle n'a point été faire mission. Je la console et lui promets de venir le lendemain matin, avant ma messe, vers 7 heures, lui apporter la sainte Communion et la confirmer. Ce que j'ai fait.

Tant que la mère de « Sœur d'or » sera là, elle en prendra soin; mais après? Frère et belles-sœurs voudront-elles la supporter?

Il n'y a à ma connaissance qu'une léproserie dans les missions de Chine, à Canton. Et je ne connais aucune œuvre chez les païens qui s'occupe de ces malheureux.

La difficulté ne serait point de trouver un aumônier et des infirmières; bien des religieuses, en France, s'offriraient. La vraie difficulté n'existerait plus si j'étais millionnaire ou même moins que cela.

Mais je n'ai jamais eu de million, et je n'en aurai jamais. Aussi je ne ferai jamais les belles choses que nous venons de rêver ensemble.

Tout de même si je glane une quarantaine de baptêmes d'adultes, je serai tout à fait content et me trouverai riche.

UN BAPTÊME IN EXTREMIS.

(Du P. de Lapparent.)

Chang-hai, 17 octobre 1909.

... J'ai reçu mes malles d'Ou-yuen, enfin, il y a 5 ou 6 jours. Il a fallu un homme pour me les apporter; c'était le moyen le plus économique. Et même on lui a adjoint un de mes petits écoliers de 13 ans, car il faut être deux dans les différents transbordements, pour veiller constamment sur les bagages, que sans cela les voleurs escamoteraient. L'homme, c'était « Brillante naissance ». Tu peux deviner leurs yeux émerveillés à la vue des palais de Chang-hai, et des tramways électriques, et des becs Auer, etc... Ils ont mis 14 jours à venir, par eau tout le temps, en descendant le torrent jusqu'à Jao-tcheou-fou, puis le fameux lac P'o-yang. Ils y sont restés 5 jours, eux, mais cela ne les gênait pas; ils ne sont pas pressés, les Chinois, et peuvent rester sans bouger, étendus, dormant, cinq jours et plus; c'est presque leur idéal. D'ailleurs ils récitaient fidèlement leurs prières, matin et soir, et le petit, qui est baptisé, n'a voulu repartir que le surlendemain de son arrivée, afin de pouvoir se confesser et communier. « Brillante naissance » m'a confirmé la mort tragique — mais heureuse, puisque précédée immédiatement du baptême — de « Plaine inondée ». Une lettre du P. Debesse m'a donné plus de détails.

Hoei-tcheou, 22 septembre 1909.

Mon révérend et bien cher Père, P. C.

A l'heure qu'il est, 3 h. du soir, votre zélé successeur, le P. Chambeau, doit être en vue des tours de St-Joseph de Ou-yuen, car le

20 au matin, je lui faisais mes adieux à Hieou-ning, où depuis le 15, il attendait l'arrivée de ses gens et sa mule, partis à Ning-kouo-fou. Hélas! en lui amenant moi-même sa mule vendredi dernier, j'avais le chagrin de lui annoncer qu'il n'avait plus à compter sur son muletier « Plaine inondée » et que d'autre part son porteur « Brillante naissance », parti avec ce dernier à Ning-kouo-fou, ne pourrait le rejoindre que dans quelques jours.

Voici ce qui s'était passé. — Quand j'arrivais de Ou-hou à Ning-kouo-fou, le jeudi 9, j'y trouvais, avec votre mule, « Brillante naissance » et « Plaine inondée », mais celui-ci assez malade par suite des fatigues du voyage. Ce que voyant, je les fis monter l'un et l'autre sur une barque avec les paniers pour aller m'attendre dans la mission du P. de la Taille à Ho-li-ki, où ils n'arrivèrent que le lundi suivant, 13. Comme le muletier allait un peu mieux, au lieu de lui rien faire porter, je le laissai faire lui-même le voyage sur sa mule, ce qu'il préférait de beaucoup à l'idée de se soigner sur place, pour faire ensuite la route seul et à pied jusqu'à Ou-yuen, après guérison complète.

Le second jour, il paraissait aller mieux et prit même les devants, quand sur le soir, 15 ly (9 kilomètres) avant d'arriver à Tsi-ki, nous le trouvâmes étendu sous un liang-ting (abri pour les voyageurs), sa bête attachée près de lui. Déjà les extrémités étaient froides. Comme la chaleur avait été intense ce soir-là, il avait dû avoir une forte attaque de choléra chinois, s'était trouvé longtemps privé de secours, et quand nous arrivâmes il était près d'expirer. Je n'eus que le temps d'aviser vite à le baptiser, à essayer encore quelques réactifs mais sans succès. Il expirait, nous présents, très peu de temps après. Je confiai sa dépouille au porteur, son compagnon de voyage, à qui j'enjoignis de rester jusqu'à ce que, d'accord avec le ti-pao (garde-champêtre) de l'endroit, il l'eût vu mettre en terre — ce qu'il fit le lendemain. — Il obtint de voisins charitables la confection d'un cercueil rudimentaire et le déposa au pied de la colline voisine, puis nous rejoignit deux jours après à Hieou-ning. J'avais appelé séance tenante un des passants pour porter sa charge et confié à un autre votre mule, que j'amenais d'abord ainsi seule à votre successeur.

Si quelque chose peut vous consoler dans ces affligeants détails, c'est de savoir que le Bon Dieu a permis que j'arrive à temps pour lui donner le baptême quand il avait encore suffisamment de connaissance...

UN PÈLERINAGE A ZO-CÉ.

(Du F. Le Coq).

Zi-ka-wei, 22 novembre 1909.

Mon bien cher frère, P. C.,

Il y a exactement une semaine, nous étions en train de faire le trajet Zô-cé-Zi-ka-wei. C'est vous dire que nous avions été assister au pèlerinage du mois de novembre. Et comme ce spectacle frappe toujours davantage les jeunes que les vieux, paraît-il, c'est à moi de vous narrer les faits principaux du voyage.

Le point de départ, vous le connaissez assez bien, c'est un joli bourg chinois, à 8 kilom. de Chang-hai.— Le point d'arrivée, un petit chapelet de collines, orienté N.-E.-S.-O., à 30 kilomètres environ. Quand la brume n'est pas trop dense ces collines forment le dernier plan de notre horizon ouest et apparaissent comme un groupe de pyramides bleues se profilant dans le ciel. — Le moyen de locomotion sera, alternativement, nos jambes et la barque.

Partons. Nous avons si bien travaillé depuis l'ouverture des cours que nous partons dès vendredi, vers midi. Donc en route, sous un bon soleil d'automne, casque en tête et parapluie sous le bras, dans le dédale des sentiers chinois. Ça va bien aujourd'hui, parce qu'il fait sec, mais s'il tombait une ondée ce serait une vraie gymnastique. Nous marchons bon train et cependant à peine si nous avançons, tant sont nombreux les zig-zags que nous faisons à travers champs. Toutes les minutes, une brouette, ou un groupe de travailleurs, qui vous croisent, disent parfois quelques mots, parfois aussi regardent, non sans intérêt, nos soutanes et nos mines; toutes les 5 minutes, un canal d'irrigation avec son pont de bois ou de pierres. Quant aux tombeaux, aux tumulus et aux chèvres broutant dessus, c'est innombrable. Ici, la culture principale est le coton, le terrain étant trop sec pour le riz. En cinq quarts d'heure nous avons bien fait 3 kilomètres et nous voilà à Hong-ghiao, sur le canal venant de Zi-ka-wei. Nous le traversons sur un pont presque monumental. Tout gros bourg sur voie fluviale en a au moins un, surélevé comme nos passerelles, fait d'un assemblage très hardi de monolithes bien taillés, longs de 4, 5 et même 7 mètres et larges de 1 pied environ; ces dits monolithes reposent sur 3 piles constituées par des matériaux identiques.

Enfin, on accède à ce pont-passerelle par 2 rampes sur lesquelles on pourrait parfois installer avec profit un funiculaire à l'u-

sage des poids lourds. Les petites villes se payent le luxe de 2 ponts, à chaque extrémité de la ville; et, si les finances sont bonnes, l'architecte se met en frais d'art, adopte le plein cintre et chamarre le tout de dragons, d'emblèmes et de caractères en haut relief. Quand je dis « se met en frais », prenez-le en passé, car tous ces ponts-là ont bien 2 et 3 siècles. Cependant, je remarque une embarcation un peu plus grande et mieux vernissée que les autres; elle est d'une coupe assez élancée avec une cabine surélevée à l'arrière, une tente et un long mât... « Serait-ce l'une de nos barques? » demandé-je naïvement. — « Que non! C'est une canonnière de rivière! » — Et en effet, c'est une canonnière, car voilà à l'avant un joli petit canon qui doit faire plus de bruit que de mal. Mais si cela suffit contre les brigands et contrebandiers, pourquoi vouloir davantage? Cette réflexion faite, nous poursuivons à travers la campagne. De droite et de gauche quelques clochers apparaissent entre les bosquets: autant de chrétientés groupant un petit nombre de fidèles. Droit devant nous une flèche gothique de belle apparence marque l'emplacement de Tsi-pao. Un dédale de maisons et de barques; deux ponts, et nous voilà enfin à nos barques. Nous sommes une quinzaine, ce n'est pas trop des 2 barques, si nous voulons arriver à une heure convenable à Zo-cé. On s'arrime donc au petit bonheur, non sans avoir pris le temps de considérer deux équipes de cormorans-pêcheurs, philosophiquement installées sur de petits canots plats. Les bambins du quartier aussi nous considèrent attentivement; ils ne se bornent pas à nous regarder, ils nous font une vraie conduite et pour un peu seraient tout à fait du voyage. — Mais pas de place pour eux... Personne ne manque à l'appel; le patron de chaque barque peut donc ordonner le départ. Ici, pas de « lâchez tout »,. non plus que de « larguez ceci, larguez cela ». Trois solides gaillards s'attellent à une énorme palette recourbée qui constitue une excellente godille, et, docile, notre embarcation se fraie un passage à travers l'encombrement de tout port chinois. Dès que le nombre des barques se trouve un peu réduit, nous accostons, nos trois hommes de tout à l'heure sautent à terre, pendant que le capitaine pique une sorte de mât en bambou vers l'avant de l'embarcation. Du plus haut de ce mât part un filin, nos haleurs s'en emparent et les voilà partis, à peu près à l'allure d'un promeneur. Qu'un autre attelage de haleurs survienne en sens inverse et nous aurons, pensez-vous, une jolie discussion, agrémentant une manœuvre compliquée! — Eh bien! pas du tout! Les haleurs de la barque la plus proche de la rive passeront en dedans, les filins glisseront l'un sur l'autre avec un joli bruit qui finira par un petit

claquement sec, et tout sera fini comme manœuvre. La longueur presque uniforme de ces mâts de halage simplifie beaucoup la question. Essayez, et prenez un brevet pour le procédé. — Pour nous autres nouveaux, c'est notre premier voyage en barque. — La barque sur laquelle j'ai pris place servait précédemment à Monseigneur pour ses voyages. Sans être luxueuse elle n'est pas trop mal. Huit à dix mètres de long; un et demi de large; trente à quarante centimètres de tirant d'eau. Au centre est ménagée une cabine assez vaste, coupée en deux par une cloison mobile. Quatre fenêtres minuscules fournissent la lumière; une table, deux sièges, des banquettes et une lampe à huile constituent l'ameublement. Quand on veut dormir on dispose des planches à la hauteur des banquettes; sur ce parquet mobile on étend sa couverture chinoise et l'on s'endort. C'est très simple. Quand il fait chaud, on enlève quelques chevilles et toutes les parois de l'appartement se trouvent démontées en quelques minutes. — Toutes les barques de missionnaires sont construites sur ce modèle, mais ont ordinairement de moindres dimensions. On n'y est pas trop mal dans les saisons moyennes; mais ce n'est pas aussi rapide qu'un bateau-mouche parisien. Et cependant nous avançons quelque peu. Voici Se-king avec ses deux ponts très artistiques et surtout avec la barque du légendaire P. Hermant convoyant le P. de la Servière. Immédiatement un vrai match s'engage entre mariniers. Tout un groupe d'entre nous est descendu, pour varier, et c'est un bon appoint pour nos haleurs. Mais aussi ils godillent avec acharnement les gens du P. Hermand. Bref, nous perdons le premier rang dans un large détour du canal. Nous nous en consolons en contemplant un magnifique coucher de soleil qui étend toute une auréole d'or autour de l'observatoire de Zo-cé. Car il est en vue depuis longtemps ce Zo-cé et il semblerait n'être plus qu'à une demi-heure de distance. Nous ne l'atteindrons cependant pas de si tôt, car les canaux font comme les sentiers et aiment singulièrement les détours et les angles droits. Donc en gens sages, nous remontons en barque et faisons honneur aux provisions de voyage... Il fait noir. Tout à coup un choc pénible et la barque s'arrête net. Qu'est-ce? Tout simplement un dernier pont qui n'est pas de mesure, et nous voilà pris, tout l'avant de l'embarcation déjà coincé contre les pierres. On nous fait alors passer successivement sur l'avant, puis sur le milieu... et tout est dit. Dix minutes après nous étions au pied de la colline et y montions au son de l'Angelus. — Le P. Lévêque et le P. Lorando nous reçoivent avec l'empressement accoutumé pour les Scolastiques et spécialement pour les nouveaux venus.

Samedi, fête de St Stanislas. Messes de communion au grand autel, dans la chapelle inférieure. Bon nombre de chrétiens, très recueillis et très pieux. Remarqué dans un coin, sur un lit de camp, un malade, qui communie lui aussi. Fréquemment les malades font ainsi leur pèlerinage la veille de la fête, pour éviter l'encombrement du lendemain. — Après nos dévotions, il faut monter tout au haut visiter l'église supérieure et l'observatoire. Je le fais en passant par le sentier du Chemin de croix. Presque à chaque station on trouve un groupe de chrétiens en prières. Souvent c'est un enfant, un livre à la main qui forme le premier chœur. Car vous savez qu'ici toute prière se chante à deux chœurs sur forme de mélopée. Les groupes se succéderont ainsi tout le jour dans les deux églises, aux stations du via crucis et aux pieds du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Lourdes et de saint Joseph. Ces braves gens ont de la foi à revendre à plus d'un breton. — Que vous dirai-je de l'église supérieure? C'est la plus ornée; style gréco-romain avec portiques, colonnes et baldaquin vénitien. Pas de clocher; la cloche est placée dans un petit campanile. Il faut vous dire qu'au moment où Zo-cè fut organisé, les païens auraient difficilement supporté la construction d'une tour. Mais tel qu'il est Zo-cé plaît à nos chrétiens, probablement parce qu'ils n'y cherchent que la Sainte Vierge.

Faisons un tour maintenant à l'observatoire. Nous voyageons de pièce en pièce à travers platras et ouvriers : on fait des réparations importantes rendues indispensables par l'humidité qui détériore rapidement tous les murs. Connaissance est vite faite avec le P. Tstutsihashi, le P. Weckbacher, et le bon P. Chevalier dont c'est aujourd'hui la fête. Le P. Tsutsihashi nous montre la manœuvre du grand télescope, mais l'état nébuleux du ciel ne permet même pas de voir les taches solaires.

En passant nous jetons un coup d'œil sur l'atelier du F. Aguinagalde qui fait de joli travail (instruments de précision) et nous descendons dans le bois. Toute la colline est en taillis et sillonnée de sentiers d'où l'on peut tout à loisir contempler les rizières, les innombrables canaux, les villages et même les clochers, trop peu nombreux, de quelques chrétientés. Çà et là une barque se montre au milieu d'un canal : l'ensemble est ravissant et plein de paix. — Une promenade à une vieille tour de pagode et à une colline plus dénudée prend une partie de notre après-midi. Le soir je fais une sortie au port avec un vieux missionnaire, le P. Moisan, un peu pour compter les barques. Pas très nombreuses. La récolte du riz

est en retard, et, pour beaucoup le pèlerinage de Zo-cé demande le sacrifice de 3, 4, 5 jours de travail.

Aussi l'assistance, le lendemain, ne dépassait pas 1500 à 1800 personnes. Donc pas de foule ni de bousculades, mais en revanche beaucoup de recueillement. Désigné pour le service d'ordre à l'église d'en haut, je n'eus rien à faire. Mais il n'en est pas toujours ainsi!

En quoi consistèrent les cérémonies? A 7 h. 1/2 départ de l'église inférieure, en procession; Chemin de croix: Pères, Scolastiques et grands séminaristes y assistant en surplis et tsi-king (bonnet de cérémonie). La foule suit et alterne dans les prières avec deux siésangs. Le R. P. Recteur, de Zi-ka-wei porte la chape, assisté des PP. de la Servière et Lorando. Ensuite grand'messe, ou plutôt messe basse avec chants latins, exécutés par les séminaristes. Sermon par un prêtre chinois. Nombreuses communions. A la suite, salut solennel et à 10 heures tout est terminé. Avant midi plus d'une barque avait déjà quitté Zo-cé.

Le lendemain, nous rentrions à Zi-ka-wei, sans autre incident.

BÉNÉDICTION D'UNE BARQUE.

(Du P. Baumert.)

Décembre, 1909.

Aussitôt après mon déjeuner, on m'invite à aller bénir une nouvelle barque. Les jeunes époux se sont mariés en octobre; les voilà qui vont commencer à eux deux la lutte pour la vie. A l'arrière, quelques chrétiens récitent les prières. Je monte sur l'avant, dis l'oraison et bénis pendant que sur la berge les pétards éclatent. Sur la petite maison flottante, chaque jour matin et soir, la prière montera vers Dieu, et pour ces modestes ménages, Dieu aura des grâces étonnantes de constance et de préservation. En revenant je suis escorté par le jeune propriétaire de la nouvelle barque: d'une main il porte le bénitier; de l'autre il tient fièrement deux belles carpes. Vous devinez pour qui elles sont.

LA FÊTE DE NOEL A TCHEN-KIANG.

(Du F. Chevestrier.)

Zi-ka-wei, 28 décembre 1909.

A Tchen-kiang, pour la messe de minuit, la petite église était comble; tous les Résidents européens ou peu s'en faut, s'y trouvaient. Notez que beaucoup sont protestants; et, ce qui est plus

rare, deux mandarins invités étaient venus. Il faut vraiment que le Père J. Chevalier soit un charmeur pour gagner ainsi tout ce monde; il a des relations avec tous, et il est clair que tous cherchent à lui être agréable. Le croiseur-cuirassé l'*Alger* se trouvant alors à Tchen-kiang, le commandant vint aussi à la messe.

Le matin de Noël, grand'messe Pontificale, avec toute la solennité possible. Monseigneur entra dans l'église en cappa magna, et la cérémonie fut splendide; soixante-dix marins français avec un enseigne à leur tête y assistèrent. Ils eurent peine à trouver place, car de tous les environs les chrétiens étaient accourus. Quelques-uns montèrent à la tribune de cette petite église. A toutes les messes, des officiers avaient assisté. Monseigneur et les officiers de l'*Alger* étaient invités le jour même chez M. et Mme de la Touche, directeur des douanes. Le lendemain, dîner à la résidence pour le commandant et les officiers.

LA MISÈRE AU SIU-TCHEOU-FOU.

(Extraits de plusieurs lettres du P. Richard.)

Yen-t'eou, novembre 1909. Malgré les mauvais chemins et la pluie, tous les chrétiens du bourg de Yen-t'eou, — les autres n'avaient pu être prévenus, — étaient venus à ma rencontre. Etendards, tam-tam, trompettes, musique, coups de fusil, pétards, rien n'y manquait. Et il a fallu traverser tout le bourg, entouré de toute la population, 1800 personnes environ. Songez donc! Ils ne mourront plus de faim, maintenant que le P. Hia est revenu, car c'est lui qui leur avait sauvé la vie au moment de la grande famine. Aussi rien que des figures sympathiques. Pauvres gens! si je pouvais les amener tous à connaître et aimer le bon Dieu! Ils viennent petit à petit, et j'ai été heureux de constater que depuis mon départ plusieurs familles avaient été baptisées sur le bourg même... »

Les catéchumènes affluent. La moisson s'annonce fort belle; mais; hélas! la misère est grande dans plus de la moitié de mon district, et j'ai déjà perdu nombre de familles chrétiennes qui sont allées chercher plus au Sud du soleil et du pain. Ici c'eût été la mort pour elles.

Yen-t'eou, 6 décembre. « Ici la misère se fait de plus en plus grande, et par suite les brigandages deviennent de plus en plus fréquants. Il y a quatre ou cinq jours, on prenait à 20 lis au Nord de Yen-t'eou les 2 principaux chefs de brigands. Hier, on a pris encore 3 brigands. Ce matin, on en a pris d'autres encore. Nom-

bre de familles pauvres avaient émigré au Sud. Les mandarins de Ts'ing-kiang en ont arrêté beaucoup au passage, et les ont forcées à revenir Déjà celles qui étaient restées sont dans la misère : comment vivront celles qu'on force à revenir? Il n'y a qu'une issue: le brigandage, ou la mort. Devant une pareille misère, que pouvons-nous faire? Même des gens très à l'aise d'ordinaire, ayant 2 *tsings* de terres; sont réduits à la mendicité; que peuvent devenir les autres qui ont 4 ou 5 *meous* de terre ou même n'ont rien du tout?... Que le bon Dieu nous aide au moins à les aider à bien mourir. Combien d'entre eux qui n'osent même pas venir à l'église, faute d'habits je ne dis pas convenables, mais décents! » — 17 décembre. Plusieurs faméliques de Tchen-kiang se sont emparés de grains et de riz. — Monseigneur a donné 1100 confirmations à Tsiang-leou (chez le P. Luc Tchang), ancien district du P. Bondon.

(Du P. Doré.)

Yen-t'eou, 6 janvier 1910. — A la fête de Noël, j'ai eu la consolation d'avoir 240 confessions et communions: j'en aurais eu de 350 à 400 s'il n'avait pas fait aussi grand froid, mais l'eau gelait dans les burettes pendant ma messe. Pour instruire les catéchumènes il faut des catéchistes, du temps et de l'argent. La famine continue et va en s'aggravant. Avec la famine, les brigandages. Encore un ce matin dans une de mes chrétientés à 8 lis d'ici. Presque tous les jours on prend des brigands et on les envoie à la prison de Soukien, quand ils ne sont pas tués sur place. Les soldats sont restés jusqu'à 6 et 10 heures cachés dans des roseaux, dans l'eau jusqu'aux genoux, à attendre le passage des brigands: ils en ont tué ou blessé ainsi une vingtaine. Le principal chef a été tué il y a trois semaines environ. Son second, blessé et pris, a trouvé la force de s'ouvrir le ventre. On le lui a recousu. Il s'est alors lui-même arraché les entrailles pour ne pas avoir à supporter les tortures.

(Du P. Doré.)

Kao-lieou. J'arrive d'un long voyage, en compagnie du P. Richard, à Chou-yang-hien et Hai-tcheou. Avant Hai-tcheou, pendant un parcours de 110 lis entre les lacs, c'est à peine si nos bêtes ont pu mettre le pied sur un terrain sec; ordinairement elles avaient de l'eau et de la boue jusqu'à mi-jambe, et souvent jusqu'au ventre. Les bains de pieds ne se comptent pas, mais le P. Richard a pris un bain complet; son âne, enfoncé dans la boue au beau milieu d'une vaste mare, ne pouvait plus se retirer, le Père dut se jeter à l'eau pour permettre à l'animal

de se dégager... — La dernière inondation (août 1909), comparable à un ras de marée, a roulé une énorme masse d'eau de 20 pieds de hauteur sur une largeur de 10 lis, et a tout rasé sur son parcours. Nos pertes sont énormes: 50 chambres totalement rasées, 116 tchang (mesure de 10 pieds) de murs d'enclos renversés, charpentes, portes, fenêtres, mobiliers. Tout a été soit emporté au fil de l'eau, soit brisé ou détérioré. Les maisons qui restent menacent de crouler. Nous avons commencé les fondations de 6 kien pour les Présentandines. » (22 octobre).

(Du P. Thomas.)

Yao-wan, 11 novembre. L'année est mauvaise; un très grand nombre de familles chrétiennes nous quittent pour aller au Sud. Nous ne pouvons les soulager, l'argent ne nous suffisant pas même pour nos œuvres. — J'attends ces jours-ci le Provincial des F. Maristes qui doit venir ici passer quelque temps et vivre de la vie de ses frères. »

H travers le Ngan-hoei.

ACCIDENT DE VOYAGE.

(Du P. L. Arnous-Rivière.)

Chei-tong, 15 nov. 1909.

NOTRE Ministre, le P. Le Quellec vient d'échapper à la mort par une protection providentielle qu'on peut dire miraculeuse. Avant de venir à Chei-tong il était allé chez le P. de la Taille à Holiki et se rendit avec celui-ci dans une chrétienté éloignée pour traiter une affaire d'achat. Ils longeaient le précipice au fond duquel roule le torrent lorsque le terrain cède sous les pieds de la mule que montait le Père Ministre et qui marchait trop près du bord. En un clin d'œil le P. de la Taille vit le Père Ministre disparaître avec sa mule; il ne put les suivre des yeux pendant leur chute; il y avait en effet des petits bambous sur la première partie presque à pic et l'autre partie absolument à pic. Au fond, c'est-à-dire à 12 ou 15 mètres, l'eau et les pierres du torrent. Du fond de cet abîme monta un bruit terrible aux oreilles du P. de la Taille; celui-ci se précipite par où il peut et après un saut de 3 à 4 mètres de haut arrive au torrent. Il y trouve bien la mule les quatre pattes en l'air, mais pas de Père Ministre. Le croyant

dans l'eau il s'y avance pour chercher. Mais la Providence avait veillé à tout. Pendant que la mule se relevait toute seule, le P. de la Taille entend au-dessus de lui le Père Ministre qui lui dit de ne pas chercher davantage dans l'eau. — Après avoir pirouetté avec sa mule, sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'est passé, il s'est trouvé arrêté par un petit bambou sur un étroit espace de terrain un peu aplati. Un peu plus bas c'était le précipice à pic. La montre seule est tombée jusqu'au bas, où on l'a retrouvée, le verre cassé.

Le Père n'avait qu'une légère égratignure à la lèvre et sur le haut de la tête, tandis que son chapeau était percé de deux gros trous. Il a pu remonter tout seul en s'accrochant aux bambous. La mule a dû tomber sur le dos, la selle était en morceaux; mais la bête n'avait rien de cassé, et en suivant le torrent on a pu trouver un passage pour la faire remonter.

Tout sera vite oublié, sauf l'action de grâces au Bon Dieu et à la Sainte Vierge pour leur protection!

AU SE-TCHEOU.

(Lettres du P. Crochet.)

Fong-yang-fou, 21 octobre 1909.

Nos gens sont en plein dans la récolte du riz, que les pluies contrarient malheureusement, et nous ne pouvons lancer nos œuvres. J'ai cependant ouvert mon école avec cinq élèves seulement. Le plus jeune, 6 ans, est un pauvre orphelin, dont la famille, chrétienne, a émigré du Tché-li, chassée par la famine, il y a sept ou huit ans. Le papa est mort, il y a deux ans, laissant la mère avec 4 enfants, sans même une maison pour les abriter. L'aîné des garçons, 17 ans, peut à peine se suffire à lui-même. J'ai envoyé le second, très intelligent, à l'école des catéchistes de Ngan-king. Celui qui me reste est le troisième. Une petite fille est à mon « niu-hio » (école de filles), où la mère elle-même est domestique. Et voilà comment la bonne Providence, qui n'abandonne pas les oiseaux du ciel, n'abandonne pas les plus petits et les derniers de ses enfants.

Fong-yang-fou, 30 nov. 1909. — J'avais l'autre jour ici 3 Européens, ingénieurs des chemins de fer. L'un d'eux, un Ecossais, est mon voisin, à 18 lis de distance, et je le vois souvent. Le second habite à 50 lis, et le troisième à 100 lis. Ce dernier se

nomme de Montigny et est né en France, aux environs de Paris. Il avait 9 ans quand sa famille a émigré en Amérique. Il m'a l'air d'un très brave homme, ainsi du reste que les deux autres. Ces messieurs s'ennuient beaucoup seuls au milieu des chinois dont ils ne connaissent pas la langue... Les travaux de la ligne avancent assez lentement. — J'ai, semble-t-il, cette année enfin un mouvement très sérieux de catéchumènes : cela vient un peu de tous côtés. Je bâtis un petit kong-souo à la campagne, et, j'ai amplement de quoi m'occuper. — Ou-ho aussi sort de son statu quo, et le P. Covillard est débordé. — Notre vénérable P. Ministre bâtit une résidence. — Le P. Xavier David vient de prendre à hypothèque une maison à Hai-yuen, pour y installer une vierge.

LA MISÈRE AU ING-TCHEOU-FOU.

(Du P. Dannic.)

1er mars. — A propos du prétendu partage de la Chine, et de l'Européen qu'on doit mettre par 10 villages, voici le patriotisme au Kouo-yang : « Tant mieux, tant mieux; car s'il y avait » un Européen par 10 villages, il n'y aurait plus famine comme » maintenant! » Entendu de mes propres oreilles plus de vingt fois. » De fait, ces sottes rumeurs ne sont rien en comparaison de la » triste actualité : la famine. — « Et je crains bien, me disait le » sous-préfet, qu'avant peu le Kouo-yang ne se révolte encore, comme » il y a 10 ans. Ce serait une vraie jacquerie pour avoir du pain. » L'Europe et la patrie en danger n'y seraient pour rien. » On peut dire sans exagération qu'un bon tiers du Kouo-yang n'a plus de quoi manger. J'ai plus de 200 néophytes, à ma connaissance, partis pour le Sud. Quant aux catéchumènes dispersés, je ne m'en occupe plus. C'est la mort d'une chrétienté qui avait eu toutes les apparences de la prospérité. Impossible d'ouvrir ni écoles, ni catéchuménats. Et moi-même, si l'on ne vient à mon secours, je n'aurai aussi qu'à imiter mes chrétiens et à descendre vers le Sud, c'est-à-dire vers Chang-hai. Jamais je ne vis pareille misère. Tout notre grain va ailleurs, tandis que d'ailleurs on ne nous envoie rien. Cette année, aucune organisation, aucun comité ni chinois, ni européen, comme il y a 3 ans où nous fûmes réellement assistés. On vend les femmes. Rapts, brigandages, meurtres et autres exploits, sont les seuls moyens qui empêchent de mourir de faim. Enfin espérons quand même en notre patron, saint Joseph, qui, lui aussi, connut la misère et l'émigration.

RÉVOLTES ET PILLAGES.

Extraits des « Nouvelles de Chine »

25 mars 1910.

A King-hia-pou, dans le district de Ing-chan, le P. Bousseau s'apprêtait à construire une église et une petite résidence. Les notables de l'endroit, sous prétexte que le « fong-choei » serait gâté, s'y sont opposés; ils ont incendié la maison qui abritait les ouvriers, et auraient également mis le feu aux bois achetés par le Père sans l'intervention d'un mandarin militaire. Cette affaire, qui fait suite à celle de Yang-leou-wan a été immédiatement portée au Consulat et à la Légation de France.

A Où-wei-tcheou (section de T'ai-p'ing-fou), les « Ts'ing-pang » ont incendié le Kong-souo, puis ils se sont répandus dans la ville à la poursuite des chrétiens. Ils en ont pillé et blessé plusieurs. Le P. Lo était absent fort heureusement, car on en voulait à sa vie. Cette affaire, prévue et dénoncée d'avance au Gouverneur par le P. Lémour, a été également portée au Consulat. De son côté, le P. Lémour agit très fermement à Ngang-king. — On recommande l'arrangement de ces affaires aux prières de tous.

JAPON.

QUELQUES NOTES.

(Extraits de lettres du P. Boucher.)

Octobre 1909.

LES protestants ont fait ce mois-ci leur semi-centenaire; l'évêque anglican *Cecil*, invité, a refusé d'y aller, disant que son centenaire, à lui et aux siens, date de St-François-Xavier. Il est venu prendre des nouvelles de l'archevêque malade et a demandé à prier pour lui devant l'autel de la sainte Vierge, et aussi pour le Pape « notre chef à tous. — *Our common head* ». — Il a reçu en soutane violette le Père qui a rendu la visite.

L'Archevêque Nicolaï a un coadjuteur de 35 ans. Deux popes sont à l'Ambassade, les 22 autres popes sont tous japonais.

Un Chinois du Hou-nan, étudiant à une université libre, m'a demandé le baptême.

16 décembre 1909

L'envoi du F. Maujay est arrivé sans encombre et la présente vous porte nos remercîments. Dès hier, j'ai porté un calendrier-image à la jeune femme qui se prépare au baptême et à laquelle j'enseigne prières et catéchisme, 3 fois par semaine. Malheureusement elle sait bien peu de caractères chinois. Et puis elle est dans une auberge japonaise. En entrant, on s'incline à angle droit, les mains sur les cuisses, au-dessus du genou; on se relève, et on recommence 2 ou 3 fois pour le maître de la maison; la servante reste à genoux pendant ce temps. Alors on se déchausse et on s'en va avec ses bas dans la chambre où se fait le catéchisme. La catéchumène avance un coussin sur lequel on s'accroupit de son mieux. Pour moi, ce système a le bon effet de me faire abréger la visite: car on a les pieds gelés et des crampes insupportables dans les jambes. Les chinois ont quelquefois une chaise pour moi, politesse très appréciée.

Le P. Hoffman a dû quitter Anvers, pour l'Amérique, le 11 décembre. Il doit séjourner là-bas quelque temps et venir avec le P. Engelen, vers Pâques. Ce plan se réalisera-t-il?

Lundi dernier, enterrement d'un prêtre japonais. Le cortège a traversé la moitié de la ville et cela pendant 2 heures. En tête une vingtaine de fillettes de la paroisse, deux à deux, puis les Sœurs de St-Paul de Chartres et les Dames de S. Maur; après elles, la croix avec acolytes en soutane noire et surplis : puis les chrétiens deux à deux. Après eux 15 ou 16 prêtres en surplis dans des rickshas, diacre, sous-diacre et célébrant en chape en même véhicule; puis le deuil, conduit par le grand vicaire, suivait le cercueil porté sur les épaules de 8 hommes. A mi-route, on a photographié le tout et au splendide cimetière d'Ueno, à l'ombre des arbres séculaires, on avait dressé une tente pour le clergé. Sur la route les policemen arrêtaient toute circulation et les tramways attendaient aussi que le cortège ait défilé, ce qui se fait du reste pour tous les enterrements.

L'ILE D'IKITSUKI (Diocèse de Nagasaki).

Extrait d'une lettre de Mr J. Breton (des Missions Étrangères).

Cette année (1909) pour la première fois j'ai foulé cette terre des martyrs où je rêve d'aller mourir. Il y a dans l'île 40 familles catholiques et 1200 familles de descendants de chrétiens non encore convertis. Je suis allé visiter les emplacements des anciennes églises (il y en avait trois dans l'île). Pour ne pas perdre la mémoire de

ces emplacements, le terrain est resté en friche, et personne de l'île, malgré le manque de bois, ne touche à ce qui pousse dessus. Des troncs de gros arbres pourrissent sur place. De plus, il n'est permis de fouler ce sol sacré qu'après avoir enlevé ses chaussures. J'ai eu la consolation de pouvoir toucher de mes mains une image de l' « Ecce Homo » transmise depuis des siècles de génération en génération à ces frères séparés et qui ne rentrent pas encore dans le giron de l'Eglise. — Dans l'île voisine, Madarashima (c'est-à-dire « l'île où paissent les chevaux »), je suis chargé de 87 familles chrétiennes, et de 60 familles païennes à convertir.

VOYAGE DU P. COURTOIS.

(Du F. Chevestrier.)

Zi-ka-wei, 14 décembre 1909.

Je vous annonce le départ du P. Courtois pour le Japon. Le directeur du Musée de Zi-ka-wei possède un magnifique herbier des plantes de Chine, de celles surtout qui vivent dans la Mission. Mais un certain nombre ne peuvent être classées qu'après confrontation avec un herbier remarquable, paraît-il, qui se trouve au musée de Tokyo. Le directeur de ce musée veut bien recevoir le P. Courtois et lui permettre de travailler quelque temps chez lui.

Le Père s'en va donc aujourd'hui; il habitera à Tokyo dans le nouveau bâtiment construit par nos Pères.

Le séjour du Père Courtois au pays du soleil levant sera de quinze jours ou un mois, suivant le travail qu'il pourra y faire.

Au retour, le Père commencera la publication, par fascicules, de son herbier. Au dire des connaisseurs, par exemple, M. de la Touche, ce sera un travail des plus intéressants, et que seul, en ce moment, la mission est capable de faire, le musée de Zi-ka-wei se trouvant seul posséder la collection complète des plantes du pays.

ENCOURAGEMENTS.

(Lettre de S. G. Mgr Berlioz, évêque de Hakodaté au P. de Moidrey.)

Octobre 1909.

Jamais nos chiffres (baptêmes, etc.), n'avaient été si bas... On dit que la diminution vient surtout de ce que nous exigeons maintenant une connaissance plus approfondie de la religion... Mais au fond, je crois qu'un autre mode d'évangélisation s'impose : celui que vos Pères se préparent à inaugurer à Tokyo. L'enseignement

public ayant été ces dernières années non seulement a-religieux. mais anti-chrétien et surtout anti-catholique, il fallait s'attendre à la stérilité présente. Il importe donc de refaire l'opinion, et de haut, prouvant par des faits et des documents, que la religion n'est pas incompatible avec la science. Les PP. de la Compagnie de Jésus sont « the right men in the right place » (les hommes qu'il faut), et nous avons confiance qu'ils nous redonneront un peu de soleil. Tous les jours, à mon action de grâces, je prie S. François-Xavier de bénir leur œuvre, A. M. D. G.

NÉCROLOGIE.

Le P. de Mathan.

Zi-ka-wei, 9 nov. 1909.

Je veux commencer par vous dire un mot du P. de Mathan que le bon Dieu a rappelé à lui le 4 novembre. Venu en Chine en même temps que moi il était depuis longtemps profondément atteint par la maladie de poitrine. Après quelques mois passés ici et à Chang-hai il fut envoyé à l'observatoire de Zo-cé où il travailla jusqu'au moment où il fut nommé professeur de mathématiques à l'Aurore, en août 1908. Plusieurs fois pendant son séjour à Zo-cé il avait eu des périodes très dures bien que le climat de cette petite colline lui fût meilleur que celui de Chang-hai. L'été dernier il toussa beaucoup; la respiration devint difficile et la faiblesse générale alla croissant rapidement. Le status le nomma à Yang-king-pang « curat valetudinem ». Ce fut pénible pour le malade, qui avait des hauts et des bas, des craintes que la fin n'arrivât trop vite et des améliorations. Deux crachements de sang plus abondants lui firent comprendre que le Bon Dieu voulait l'appeler dans son Paradis; c'était peu après l'arrivée des nouveaux missionnaires. Le malade reçut les derniers sacrements, il y a une quinzaine environ; il avait toute sa connaissance, mais semblait déjà un cadavre par la pâleur de son teint. Il était devenu très calme, presque joyeux après l'Extrême-Onction avec du bonheur plein l'âme; il offrit au Seigneur le sacrifice de sa vie pour sa mission et spécialement pour l'Aurore à laquelle il demeurait attaché. Sa mort fut douce : Dieu nous donne de passer comme lui de la Compagnie militante à celle qui triomphe avec son divin chef Jésus!

Le P. Pierre Wang.

Extrait des « Nouvelles de Chine ».

Le Père Pierre Wang s'est éteint doucement à Zi-ka-wei, le 8 novembre 1909 à 6 h. 45 du soir. Il était malade depuis plus d'un an, et depuis le milieu de septembre, ne pouvait plus prendre aucune nourriture. Il était dans sa 80e année et sa 50e année de prêtrise. Comme secrétaire chinois du vicariat apostolique de Nan-kin, il a pendant près de 40 ans, traité la plupart des affaires avec les mandarins, recueilli et conservé tous les documents de quelque utilité. Ses ouvrages chinois comprennent : Apologétique, 6 vol. Hagiographie, 1 vol. Lettres, 5 vol. Il a écrit les nos 11, 14, 15, 21, des Variétés sinologiques; en latin, la concordance du calendrier chinois et du calendrier européen, et a collaboré à un grand nombre d'ouvrages. Il travaillait encore à la composition de plusieurs livres, entr'autres, la Chronologie générale de l'Empire chinois. Cela joint aux ministères, fait une admirable somme de travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le P. Antoine Helmstetter.

1830 - 1908

Tous ceux qui ont vécu avec le P. Helmstetter, aiment à se rappeler ce type de vrai missionnaire, à la physionomie franche et ouverte, au teint coloré, à la voix forte et sonore, au visage empreint à la fois de bonhomie et de finesse. Entre deux missions, cet ouvrier infatigable employait ses quelques heures de loisir à rédiger son journal de route, relatant avec un soin minutieux, les paroisses parcourues, avec le nombre des habitants, et les résultats de la mission donnée : le plus souvent, ce sont de vrais triomphes, parfois entremêlés de quelques échecs, mais toujours l'apôtre a conscience d'avoir « bien travaillé » et il constate avec une naïve satisfaction que son dernier sermon a été « ce qu'il avait fait de mieux ». C'est de ce journal que nous extrairons les pages suivantes, véritable autobiographie du vaillant missionnaire, dont l'unique ambition était de « devenir un petit Régis! »

Né le 29 janvier 1830, Antoine était fils de Philippe Georges Helmstetter, tanneur à Troyes et de Louise Soucin. Son père était protestant; mais les prières et les pressantes exhortations de son fils devaient le ramener à la foi catholique.

Antoine nous a laissé dans ses notes une esquisse de ses premières années, et il a soin de nous dire qu'il a mis plusieurs jours à la tracer, en présence de Dieu, avec la plus grande sincérité.

« Etant tout petit enfant, j'étais très méchant; on m'a toujours dit que j'étais une vraie gale, un mauvais garnement, une « peste », en un mot... Il fallait toujours qu'on s'occupât de moi, qu'on me donnât tout ce que je demandais; autrement je pleurais, criais, tempêtais... jamais je n'étais content; j'étais d'une gourmandise extraordinaire : je voulais toujours manger et je mangeais tout ce que je trouvais, jusqu'à la soupe des chats... Plus tard, à sept, huit, neuf ans, j'étais toujours grognon, de mauvaise humeur; il fallait me laisser à mes petites affaires. Je m'occupais toujours et je faisais des progrès chez le maître d'école; j'avais déjà de l'ordre, mais j'étais très méchant : mon mauvais caractère me faisait détester de tout le monde. Cependant je travaillais bien pour mon âge; je savais assez bien mes leçons; j'avais beaucoup d'ordre, toutes mes petites affaires étaient en règle, mes livres et mes cahiers bien propres; j'étais souvent premier et j'avais toujours des prix dans mes classes : ainsi à dix ans, dans la pension Collot, je remportai le prix de diligence, d'écriture et de thème latin la même année.

» Plus tard quand je fus au collège Charlemagne (de douze à treize ans), je devins plus raisonnable. C'est cette année que j'ai fait ma première communion et une bonne première communion. Ce jour-là j'étais aux anges, j'éprouvais une joie indicible, tout était beau, rayonnant autour de moi. Cette année-là je travaillai parfaitement bien pour mon âge; j'avais de l'ordre, je faisais des efforts pour être le premier et de fait j'ai obtenu le second prix d'excellence. Je n'avais pas moins d'ardeur au jeu; la moindre chose m'irritait, je me battais souvent et je suis revenu de Paris avec un œil poché.

» A treize ans environ, je suis entré chez M. Isambert; ma première année dans cette institution fut un peu insignifiante; je jouai beaucoup, il est vrai; mais il n'y avait pas dans ma conduite cette vie, ce nerf, cette activité que je déployai plus tard à l'étude et dans les jeux. Bientôt une pensée unique absorba mon esprit : être toujours le premier dans les compositions et le vainqueur dans les jeux de barre. Conversations et amusements tranquilles ne me disaient rien; il me fallait de la rivalité, de l'émulation. J'étais hardi, indomptable, rien ne m'abattait. Vaincre ou mourir, c'était ma devise. Il fallait à tout prix être le premier en tout. Pourtant je n'avais que des moyens médiocres; mais à force de travailler, de

bûcher, sans me laisser abattre ni décourager, de très faible en 6e, je suis parvenu au premier rang en 3e où je remportai presque tous les prix avec celui d'excellence. De plus je voulais m'endurcir à toutes forces; pour cette raison, je me fatiguais beaucoup dans les jeux et les promenades, par les plus fortes chaleurs et les plus grands froids. C'est que je voulais entrer à l'école St-Cyr dont j'avais le programme. De quinze à seize ans et demi, je ne rêvais que la vie de soldat; je me fortifiais dans le dessin, les mathématiques et la langue allemande, uniquement dans cette intention-là. Je n'avais à la bouche que ces mots : « Erga patriam, pietas et amor ».

» Voilà comme j'étais, lorsque le bon Dieu, dans sa bonté infinie, jeta un regard de miséricorde sur son enfant ingrat. J'étais alors dans ma dix-septième année, plein de santé, de vigueur; j'étais fidèle à mes devoirs religieux, j'assistais dévotement à la messe, sans craindre le « qu'en dira-t-on », tandis qu'auparavant je me montrais lâche, surtout pendant les vacances.

» Pour m'attirer à Lui, Dieu m'envoya la pensée de l'enfer avec la crainte d'y tomber si je restais dans le monde. Dès lors cette idée me poursuivit sans relâche et elle me tourmenta jusqu'à ce que je fusse entièrement décidé à entrer au Petit Séminaire pour m'y préparer à l'état ecclésiastique, dans lequel je croyais faire plus facilement mon salut.

» M. Isambert voulait me faire rester chez lui, me promettant de me faire entrer au Grand Séminaire; mais je refusai constamment, parce que je craignais de perdre chez lui mes idées de vocation. Au Petit Séminaire au contraire je pensais qu'elles se fortifieraient, ce qui arriva en effet. Je ne fus pas plus tôt entré au Petit Séminaire que je m'y plus admirablement; je changeai subitement de caractère et je devins tout à coup doux, pacifique, d'irritable que j'étais auparavant. Je me liai avec les élèves sérieux et dévots avec qui j'aimais à parler religion et piété. J'éprouvais du bonheur dans la prière et dans tous les exercices spirituels; enfin je me trouvais dans mon élément. Dès lors j'oubliai l'état militaire pour ne plus penser qu'à mes devoirs de séminariste. Je travaillais toujours beaucoup, et grâce à mes efforts, j'ai obtenu en rhétorique les premiers prix de diligence, d'action oratoire, d'histoire et de géographie, de mathématiques, avec plusieurs accessits. Voilà pour mon Petit Séminaire où je nourrissais dès lors le désir du sacerdoce.

» Entré au Grand Séminaire, je fus très content, très heureux, je l'ai toujours été jusqu'à présent. Outre mes livres de philosophie, je lisais souvent des opuscules de S. Liguori. Ces petits traités m'enflammaient d'amour pour Dieu et les âmes, pour les vertus sacer-

dotales. Dès lors je ne rêvais plus que dévoûment, immolation, zèle, amour des âmes et moyens de les convertir. Connaître, aimer et servir Dieu, le faire connaître, aimer et servir, c'était toute ma pensée; faire sa sainte volonté, c'était tout mon désir. ».

La vocation du jeune séminariste n'était pas douteuse, et nous le voyons, avec l'assentiment et les encouragements de ses supérieurs, franchir un à un, avec une ferveur croissante, tous les degrés menant au sacerdoce.

A la veille de recevoir les ordres mineurs, il écrit : « Né le 29 janvier 1830 et vivant encore le 20 janvier 1851 par la très grande miséricorde de Dieu qui m'a conservé sur la terre malgré mes péchés et ma paresse spirituelle, je supplie ardemment le très miséricordieux Jésus, par l'agonie de son très saint Cœur et les douleurs de sa Mère immaculée, de purifier dans son sang toutes les fautes, les négligences de ma vie passée et lui demande instamment de convertir en lui mon cœur, ma vie, mon être, pour être à jamais à sa gloire une hostie de louange, qui magnifie ses bontés et chante sa miséricorde. »

Dès le 20 juin de la même année 1851, il obtient de son supérieur la permission de faire le vœu de chasteté pour trois mois. C'est alors qu'il écrit ces lignes enflammées : « Je n'ai d'autre pensée, d'autre désir, d'autre goût, d'autre ambition, d'autre passion (je dirai) que d'être prêtre, mais un bon prêtre, un prêtre selon le cœur de Dieu, un prêtre d'or, un homme de Dieu et des pauvres, un apôtre, un prêtre zélé, mortifié, désintéressé, charitable, un prêtre qui s'oublie, qui s'immole, qui vive dans la prière, le travail, la pauvreté, la patience, la simplicité et travaille chaque jour avec un nouveau courage à sa sanctification et à celle de ses paroissiens.

« Mon bien aimé Sauveur, mon cher Rédempteur, mon Bienfaiteur, bon Jésus, oh! plutôt mourir, oui, plutôt mille fois mourir au Séminaire que de faire un prêtre tiède, un prêtre homme.

» O Jésus, vous le savez, j'aimerais mieux travailler au chemin de fer avec les forçats que d'être prêtre sans votre appel...

« O mon Jésus, augmentez en moi ces vertus que vous nourrissez dans mon cœur depuis trois ans, l'amour des âmes, le désir de vivre un jour dans la pauvreté, le travail, la simplicité et de me consumer tous les jours au service de votre Eglise comme le cierge sur les autels. »

Tel était l'idéal que se proposait le fervent séminariste; nous verrons avec quel zèle il s'est efforcé de le reproduire dans sa vie de missionnaire. Saint Paul, saint Dominique, le P. Brydaine, voilà les patrons et les modèles qu'il se choisit; à leur exemple, il veut annoncer la parole de Dieu et convertir les âmes.

Après une retraite qu'il appelle « fort sérieuse », il s'ouvre de son dessein au P. Lefebvre, qui lui répond: « N'ayez nul doute sur votre vocation, elle est certaine; dès que vous serez appelé, avancez hardiment. » Et le sage directeur ajoute: « Dieu vous appelle peut-être à être plus que prêtre··· »

Le futur missionnaire fut ordonné le 5 juin 1852 par Mgr Cœur, évêque de Troyes. Pendant que le fervent lévite était prosterné sur le pavé du sanctuaire, « après avoir fait le pas redoutable », il portait sur sa poitrine une feuille sur laquelle étaient écrites ces lignes: « O bon Jésus, faites-moi mourir et mourir douloureusement lorsque je serai couché sur le pavé du sanctuaire, qu'on ne relève plus qu'un cadavre, si je dois jamais contrister votre Cœur si aimable, précipiter des âmes en enfer, affliger votre Eglise, si jamais je dois être un prêtre lâche, tiède, languissant dans votre service, un prêtre enfin qui ne réponde pas à vos desseins sur moi··· Oui, retirez-moi de ce monde, ô bon Jésus, si vous présagez que je ne doive pas être un homme de prière, de travail, de pauvreté, un homme dévoré du zèle de votre maison, l'ami des pauvres, des abandonnés, des petits enfants, un prêtre qui s'oublie, s'immole et se consacre au service de vos autels, comme les cierges qui brûlent près de vos sacrés tabernacles. C'est dans la ferme espérance, Seigneur, que vous m'accorderez cette grâce dans la supposition de mon infidélité, que je fais mon testament. »

Disposant du petit patrimoine qui devait lui revenir, il le distribuait aux bonnes œuvres, Propagation de la Foi, maison des prêtres auxiliaires, Grand Séminaire, Conférence de S. Vincent de Paul, Carmélites et messes pour le repos de son âme. Puis il terminait en conjurant son père de se convertir sans délai, et invitant sa bonne mère à aimer de plus en plus le bon Dieu et de prier toujours pour son fils bien-aimé. Ce papier était enfermé dans une enveloppe avec ces mots: « A Monseigneur l'évêque de Troyes, pour remettre à mon père en cas de mort. » Le prélat n'eut pas à remplir ce message; le jeune lévite se releva plein de vie du sol où il était étendu, et sortit de la chapelle revêtu de la tunique de sous-diacre.

L'année suivante, 12 mars 1853, il fut ordonné diacre. « Etant prosterné, écrit-il dans ses notes, j'ai bien renouvelé mes deux vœux; j'ai adopté S. Vincent de Paul pour second patron, et j'ai demandé à vivre comme S. François Régis, le P. Segneri et le P. Maunoir.

Enfin le 10 juin 1854, il s'écriait transporté de joie et d'amour: « Me voilà prêtre!... Ah! je ne puis le croire! moi, prêtre, est-ce vrai? Mais oui, c'est bien vrai! Je vois encore le pontife qui me revêt de la chasuble et me donne l'onction sacerdotale: *Accipe po-*

testatem offerre sacrificium Deo... Accipe Spiritum Sanctum... O mon Dieu! c'en est donc fait, les pouvoirs sacrés me sont confiés, me voilà établi pour la ruine ou la résurrection de plusieurs. Pasteur des âmes, je ne puis plus me sauver seul! Mais j'entrerai avec confiance dans la carrière qui m'est ouverte, bien pénétré de cette pensée que vous, ô mon Dieu, vous voulez vous servir d'un instrument vil et méprisable pour opérer de grandes choses... »

Le lendemain le nouveau prêtre célèbre sa première messe dans la chapelle des Prêtres auxiliaires. « En ce jour, écrit-il lui-même, mon père a été baptisé par M. l'abbé Guyot, chanoine titulaire. On a fait toutes les cérémonies indiquées dans le Rituel pour le baptême des adultes hérétiques. Après la cérémonie, j'ai dit la sainte messe et j'ai prêché à l'Evangile. J'étais très ému en commençant, je l'ai été tout le temps; mon père, ma mère, mon frère, ma tante n'ont pas cessé de pleurer; quoique très ému je me possédais parfaitement et je pouvais donner à ma voix l'accent, le ton qui convenait. »

Nous retrouvons parmi ses notes un papier curieux, où il fait comme une sorte d'inventaire des instructions qu'il avait composées pour les missions, et des cantiques qu'il savait par cœur et qu'il se proposait de faire chanter pendant les saints exercices. « Tous ces airs, ajoute-t-il non sans quelque complaisance, je les sais si parfaitement par cœur, que je puis les chanter tous d'un trait, en ordre, les uns après les autres. » La vocation à l'apostolat des missions était manifeste, et Mgr Cœur ne tarda pas à le nommer missionnaire du diocèse, le 24 octobre 1854.

Dès lors commence pour lui cette vie d'incessants travaux, de courses apostoliques dont il tient avec exactitude le journal, en ayant soin de noter pour chaque localité qu'il évangélise le nom du curé, le nombre des habitants, la suite des instructions prêchées, et enfin le chiffre des confessions et surtout des retours d'hommes. Ce journal, il l'a tenu au jour pendant les soixante années de sa vie apostolique; peu de temps avant sa mort, il y inscrivait encore sa 221e et dernière retraite donnée aux chanoinesses de Grimberg.

Le zélé missionnaire ne négligeait rien pour se perfectionner dans l'art de parler aux âmes; c'est ainsi qu'en 1855 nous le voyons se rendre en Bretagne pour suivre les missions du P. Massias, et se former à son école; à son retour, il s'arrête à Paris pour y entendre les prédicateurs en renom, et c'est le P. Félix qui lui paraît le meilleur modèle à suivre, avec le P. Millériot, l'orateur populaire par excellence.

En 1856, il fait un premier pèlerinage à Rome, suivi bientôt d'un pèlerinage plus important en Terre-Sainte. C'est au retour de ce

voyage, dont il laisse un récit trop long pour être reproduit ici, qu'il s'arrête à Rome pour y suivre, dans la maison de St-Eusèbe, les Exercices de S. Ignace, et examiner à la lumière du Saint-Esprit le projet qu'il nourrissait depuis sa sortie du Séminaire, d'entrer en religion. « Pour moi, écrivait-il dans ses notes, j'ai accompli les pèlerinages que je désirais si vivement accomplir: celui de la Terre-Sainte et celui des SS. Apôtres que j'ai fait deux fois. De plus j'ai visité les sanctuaires de N.-D. de Lorette, de N.-D. de Rimini, de N.-D. de la Garde, de N.-D. de la Salette, de N.-D. de Fourvières, de N.-D. des Victoires... je suis prêt, et mon unique désir, à cette heure est d'entrer dans la Compagnie de Jésus pour mieux glorifier Dieu en me sanctifiant. Nul doute que mes intentions ne soient très droites, très pures. *Fiat voluntas Dei! Amen.* »

De Rome même il écrivit à Mgr de Troyes pour obtenir la permission d'entrer au noviciat des Jésuites. Le prélat lui répondit fort sèchement: « En vous ordonnant, je vous croyais appelé à servir » l'église de Troyes. Ma conviction est la même encore. Mais je ne » songe pas à vous retenir malgré vous. Faites donc ce que vous » voudrez. Je souhaite, Monsieur l'abbé, que Dieu vous bénisse. »

† P. L. évêque de Troyes.

Muni de cette autorisation, le P. Antoine se présenta au noviciat d'Issenheim, et y fut reçu le 6 octobre 1858, par le P. Keller, ancien missionnaire de Chine. Dès son entrée au noviciat, le P. Antoine se proposa pour idéal la vertu d'obéissance. « La vertu que je désire le plus acquérir pendant mon noviciat, afin de la pratiquer parfaitement toute ma vie, c'est la sainte vertu d'obéissance. »

En janvier 1859, il fit sa grande retraite, et l'année suivante il la fit une seconde fois, « en silence ». Pressé de se lier à jamais à la Compagnie, le 31 juillet 1860, il eut la consolation de dire la sainte messe à l'autel de N.-D. de Thierbach, et à la communion il prononça les vœux de dévotion, dont il avait placé la formule sous la sainte Hostie. « A midi, ajoute-t-il, j'ai fait le panégyrique de saint Ignace devant douze prêtres étrangers et la communauté. On a été très content. » Ainsi toujours il a soin de s'encourager lui-même, en consignant les compliments qui lui sont faits. « Le 25 septembre de la même année, j'ai eu l'insigne bonheur de prononcer mes premiers vœux à Thierbach, devant l'autel de la Très Sainte Vierge: quelle grâce!... »

Quelques jours après il partait pour Laval, où tout en repassant sa morale, il fit quelques prédications dans divers couvents de la ville; il donna même une mission à St-Calais, petite localité de 400

âmes, où il compta trente-cinq retours, et prêcha avec succès devant Mgr Nanquette. Désormais, il sera appliqué à l'œuvre des missions, pour laquelle il avait une vocation si prononcée. Après deux ans passés à Rouen, il fut envoyé à Nancy, où pendant plus de quarante années il se livra avec une sorte de passion au rude apostolat des missions dans les Vosges et dans les Ardennes.

Voici comment l'auteur des *Lettres à Waldeck-Rousseau* esquisse le portrait du zélé missionnaire sous le nom du P. Ambroise (1):

« C'est un humble et un simple, d'une simplicité que relève une pointe de bonhomie et de finesse, il passe toute sa vie avec les humbles et les simples. Les toutes petites bourgades sont le champ aimé de ses travaux; ses préférences sont pour les curés bergers d'un troupeau de 2 à 500 âmes. Il salue de loin Nosseigneurs les doyens et les archiprêtres. Mais qu'il est heureux dans la paix et la modestie des églises villageoises. Là il prêche, il cause, il prie, il apprend à prier, il chante, il apprend à chanter. Il ouvre ses caisses : une grande caisse où sont rangés des transparents, des verres de couleur, des chaînes d'illumination; une petite caisse avec de ravissantes images; une troisième caisse, pas trop grande, pas trop petite, qu'il s'occupe toujours à remplir, toujours à vider; il en sort des choses admirables sous les yeux écarquillés de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du pays. On ne se quitte plus. Avec lui la mission ne chôme pas un instant. Il y a toujours une cérémonie à préparer, un sermon à donner, une confrérie à organiser, un autel à décorer, une statue à dorer, une croix à planter. Tout le monde travaille, tout le monde est content. Le bon Père Ambroise est bon comme le bon pain que quelques grains de sel rendent encore plus savoureux.

« Pendant quarante ans bientôt il a mis le bon Dieu dans les âmes, un peu d'idéal dans les cœurs, il a semé du bonheur et de la paix dans les hameaux. Il fait encore avec la même ardeur ce qu'il a voulu faire uniquement. »

Mais le Jésuite ne devait pas trouver grâce devant le prétendu sauveur de l'Eglise de France; le vieillard de soixante-treize ans dut prendre le chemin de l'exil et vint continuer le même apostolat dans ce nouveau champ de la Belgique que lui avait si largement ouvert l'hospitalité généreuse de ses frères!

A presque toutes les pages de son journal, on lit ces mots : « J'ai bien travaillé! » En juillet 1866 : « J'ai énormément travaillé

1. *Lettres d'un Jésuite à M. Waldeck-Rousseau, p. 28-29.*

dans ma cellule pendant ce mois. » Dans sa ferveur il brûle de verser son sang pour la cause de Dieu. En janvier 1867, il écrit : « O Jésus, que j'aie la tête tranchée en haine de la foi! » Et de nouveau en juin 1868 : « O mon Jésus, accordez-moi d'avoir la tête tranchée en haine de la foi, comme le B. de Britto, ou de mourir après avoir dit la sainte messe, sans être à charge à personne. » Pour s'encourager, il note tous les compliments qui lui sont faits : En juin 1869 : nous avons eu la visite du R. P. Provincial; à son arrivée, il m'a dit en m'embrassant : Voilà le missionnaire par excellence! » Le P. Félix a dit : « Nous avons employé tous les moyens pour le fâcher, nous n'avons pas réussi. » Le 25 juin, lorsque Monseigneur l'évêque de Verdun est venu, le P. Félix a dit en me présentant : « le grand missionnaire. » Le 15 juin, Monseigneur l'évêque de St-Dié, dans la visite qu'il nous a faite, a parlé de moi devant tous les Pères comme d'un excellent missionnaire. Mais l'humilité du saint homme ne souffre pas de ces éloges : « Que conclure de toutes ces paroles? Qu'on ne me connaît pas. C'est un moyen de plus dont N.-S. se sert pour m'aiguillonner; aussi je me sens plus que jamais un plus véhément désir d'être un saint religieux, un convertisseur d'âmes, un *petit Régis.* »

Comme pour répondre à ses désirs, les supérieurs l'appelèrent à faire à Laon une grande retraite de trente-cinq jours, en juillet 1869; il la termina avec grande consolation par l'émission de ses derniers vœux à N.-D. de Liesse, le 31 juillet, jour de S. Ignace. Au sortir de sa retraite, il se traça un idéal de sainteté qu'il se promit de reproduire en lui avec le concours de la grâce; bientôt avec une naïveté charmante, il a l'air de constater qu'il n'en est plus guère éloigné : sous ce titre, « Quelques traits empruntés à la vie d'un religieux », il résume les perfections d'un religieux modèle, et nous soupçonnons fort que ce religieux n'est autre que le P. Antoine lui-même. En considérant ce portrait, quelque peu flatté sans doute, le bon Père voyait ce qu'il lui manquait encore, et pouvait ainsi redoubler d'ardeur pour compléter en lui l'idéal rêvé.

« Et d'abord, tout son extérieur respirait la mansuétude; elle brillait dans ses yeux, sur son front, dans ses moindres paroles. On ne l'approchait pas sans se sentir attiré et comme séduit par la beauté, si j'ose dire, par l'ineffable pureté de cette douceur. Sa joyeuse et charmante affabilité, sa parole empreinte de tant de modestie et de charité faisaient dire : « Oh! que Dieu doit être bon, puisque son serviteur est si bon!... » Toujours maître de lui-même, parce qu'il était intimement uni à N.-S., rien ne pouvait altérer la sérénité de son âme. Les événements les plus imprévus, les contretemps

les plus fâcheux étaient incapables de le troubler. Quel calme, quelle paix régnait dans son cœur! « Voilà un homme qui a un visage du Paradis », disait-on.

» C'était par excellence l'homme de la prière. Il suffisait de le voir adorer le saint Sacrement ou réciter le bréviaire pour se sentir pénétré soi-même. C'est dans le feu de l'oraison, qu'il forgeait ces traits de flammes, ces foudres divines qui terrassaient ses auditeurs et les abattaient au pied de la croix! Son amour de la prière lui faisait rechercher la solitude, dès qu'il était libre d'y entrer, et il disait : « la solitude et la prédication vont seules à ma vocation et leur alternative est pour moi l'accomplissement d'un idéal toujours rêvé. *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* ».

» A l'autel... avec quelle imposante gravité, avec quelle douce majesté il célébrait les saints mystères! Ceux qui assistaient à sa messe en recevaient une impression d'attendrissement et de piété dont ils ne pouvaient se défendre. On entendit plusieurs fois les personnes qui ne le connaissaient pas dire en sortant de l'église: « Voilà un prêtre qui dit bien la messe; il faut que ce soit un saint. » Il offrait le saint sacrifice chaque jour comme le premier jour de son ordination.

» Sa charité était à la hauteur de ses autres vertus. Il semblait le défenseur né de la réputation d'autrui. Jamais on n'entendait sortir de sa bouche une parole qui pût blesser la charité, la politesse religieuse.

» Sa mortification s'étendait à tout; elle l'enveloppait de toutes parts, suivant la parole de S. Paul, et comme le grand Apôtre il était attaché à la croix avec N.-S. Il disait que le lis de la pureté et la rose de l'oraison ne se conservent et croissent qu'au milieu des épines de la mortification, et il avait pris pour résolution de n'entretenir aucune attache pour la créature.

» Pour la nourriture, la plus simple était celle de son choix et la table était un autel où il offrait tous les jours un sacrifice au Seigneur. Il savait si bien cacher ses mortifications qu'il était presque impossible de les soupçonner. Il ne faisait à proprement parler qu'un seul repas : c'était à midi; le matin et le soir, il prenait peu de chose

» Ayant reçu la mission de prêcher, il s'y livrait tout entier, sans s'effrayer des difficultés. « Aidé de mon Dieu, disait-il, rien ne m'arrêtera jamais. Dieu peut encore avec une mâchoire d'âne abattre les Philistins, et ceux de notre temps ne sont pas moins redoutables que ceux d'autrefois. » L'insuccès ne faisait qu'enflammer son zèle. « Une âme! s'écriait-il, quand nous n'en gagnerions qu'une seule

à J.-C., quel ouvrage! Si l'on connaissait le prix d'une âme, les bons prêtres parcourraient tout l'univers pour en gagner une à J.-C.! Une âme! en voilà assez pour tous les missionnaires de l'univers! »

» Que dire de lui comme prédicateur? Doué d'une nature militante, vigoureusement trempé, il prêchait avec l'autorité que donnent la foi la plus vive et le dévoûment le plus généreux. Sa parole était simple, mais pénétrante, comme un glaive à deux tranchants. C'était un homme qui semblait tombé du ciel. Ses discours étaient, il est vrai, simples et sans nul art, mais il parlait en homme inspiré, avec un cœur si pénétré, avec un ton de voix si touchant, qu'il était aisé de juger en l'entendant qu'un feu divin le transportait et l'élevait au-dessus de lui. Ce que peu possédèrent au même degré que lui, c'est l'attraction sympathique, les traits impressionnables, la voix émue et émouvante, l'attitude parlante et l'éloquence de la personne entière; il ne suffisait pas de l'écouter, il fallait le voir.

» Dans ses sermons, il y avait ordre lumineux, noblesse et piété toujours, trivialité jamais. La miséricorde et la charité tempéraient constamment l'énergie de son irrésistible argumentation. Traitait-il un sujet terrible, sa voix devenait si vibrante, si profonde, si lugubre, son inspiration trouvait des couleurs si vives, des figures si imprévues, si saisissantes, que chacun demeurait frémissant sous sa parole!... Malgré la chaleur de l'inspiration, il était très correct et ne prononçait pas une phrase, dit-on, que tout académicien ne pût signer et que tout homme du peuple ne pût comprendre. Il parlait quelquefois cinq ou six fois le jour. Son organisation physique se prêtait aux exigences de son zèle; il justifiait ce propos d'un auditeur : « Ce religieux, outre les sept dons du Saint-Esprit, possède un huitième don, le don de poitrine. » Il avait une accentuation forte, un timbre magnifique et une grande variété d'intonations. Le vrai, le naturel régnait avant tout dans son débit. Prononçait-il en chaire le nom de Jésus, il y avait dans ses yeux, dans sa voix une expression si ardente, un sentiment si pénétrant que son auditoire en était tout frémissant. »

Pour terminer, le zélé missionnaire ajoute ces trois principes qu'il avait adoptés : « 1° je me laisserai broyer plutôt que de violer une seule règle; 2° je n'entretiendrai dans mon cœur aucune attache pour les créatures; 3° je ne dirai jamais : « c'est assez », quand il s'agira de travailler et de souffrir pour Dieu. »

En effet l'infatigable ouvrier ne recula jamais devant la besogne. Quand s'ouvrit l'année terrible de l'invasion, il fut un des premiers à briguer l'honneur de suivre nos soldats sur le champ de bataille. Il ne fut autorisé à se rendre sur le théâtre de la guerre qu'après

les premiers désastres. « Parti à midi, le 14 août, pour assister nos soldats blessés, mourants, j'ai parcouru bien des pays et je ne suis revenu que le jeudi, 23. J'ai été fait prisonnier par les Prussiens à Chérizey, interné deux jours à Orny; puis je me suis rendu par les forêts à Gorze et à Ars près des champs de bataille. Ne pouvant me rendre à Metz, je suis revenu à Nancy par Pont-à-Mousson. »

Depuis longtemps l'ardent missionnaire nourrissait l'espoir de partir pour la Chine. « J'ai quarante ans passés, écrivait-il dans ses notes; il me sourit assez de souffrir dix ans en Chine au milieu des travaux les plus fatigants endurés pour gagner des âmes à N.-S. » Au mois de juin 1874, il écrit : « Notre-Seigneur m'a accordé la grâce de m'offrir généreusement au R. P. Provincial pour les missions de Chine. Dans sa visite, le P. Pillon m'avait dit : « Je n'ai personne pour la Chine au mois de septembre, et les Pères du Tché-ly me demandent à grands cris des renforts ». J'ai dit et répété au Révérend Père: *Ecce ego*, me voici; je suis prêt à partir. Vous n'avez qu'un mot à dire et je pars, sans même en avertir mes parents. » Dieu se contenta des bons désirs du fervent religieux et il continua ses travaux de mission dans les régions de l'Est.

En 1877, vers le mois de juillet, à la suite d'une bronchite mal soignée, il tomba sérieusement malade : « des douleurs névralgiques, écrit-il, me faisaient cruellement souffrir. » Sur l'ordre des médecins, ses supérieurs l'envoyèrent à Montauban; impatient de reprendre ses travaux, il fait neuvaine sur neuvaine, pour « obtenir la grâce de parler sans gêne dans la gorge, comme un homme bien portant. ». C'est à Lourdes, après y avoir achevé une 16e neuvaine qu'il devait obtenir sa guérison, comme il l'écrit à un Père de Nancy. « Je suis heureux de vous apprendre que ma santé que vous avez vue si délabrée, est parfaitement rétablie. C'est à N.-D. de Lourdes que je dois ma guérison. C'est à Lourdes que j'ai recommencé à prêcher. Deux prédicateurs qui se sont trouvés souffrants, m'ont prié de les remplacer en chaire; j'ai accepté en me disant : Si de jeunes personnes qui sont arrivées à la troisième période de la phthisie se plongent entièrement dans une piscine d'eau glacée, je ne serai pas plus imprudent qu'elles en prêchant, malgré la défense du médecin!

» Plein de confiance en Notre-Dame de Lourdes, je me suis lancé, et deux fois j'ai parlé avec animation devant un nombreux auditoire, et je suis descendu de chaire, comme j'y étais monté, aussi frais, aussi dispos. Depuis, j'ai donné six retraites et une mission, et je n'ai pas été fatigué. Maintenant, je ne ressens plus le moindre malaise dans les bronches, dans la poitrine, etc. Moi qui ne pou-

vais monter une marche à l'autel sans être oppressé, moi qui ne pouvais lire une oraison à la messe sans être gêné, je monte maintenant plusieurs fois par jour 72 marches pour aller dans ma chambre, et je prêche trois ou quatre fois le même jour dans une retraite, sans éprouver la moindre gêne. Les grands froids de l'hiver et les temps de dégel ne m'ont nullement incommodé. Je n'ai plus toussé une seule fois depuis que j'ai prié à la grotte. Comme vous le voyez, Marie m'a donc sauvé, moi qu'on croyait perdu, comme l'avait affirmé le médecin. Ce sont mes nombreuses neuvaines qui m'ont remis sur pied; je les continue toujours en action de grâces. Aidez-moi à remercier mon insigne Bienfaitrice. »

De Lourdes, le « miraculé » eut l'immense consolation de faire un pèlerinage jusqu'à Loyola; il y passa près de deux jours. « J'ai dit deux fois la sainte messe dans la « Santa Casa », à l'endroit même où se trouvait le lit sur lequel saint Ignace, blessé, s'est converti... Que de grâces j'y ai reçues!... »

A son retour à Nancy, il reprit avec une nouvelle ardeur le cours de ses prédications, bravant les froids rigoureux de l'hiver de 1879, où le précieux Sang se gela dans son calice, pendant sa mission de Deneuvre.

Alors sonna l'heure de la persécution qu'il salua par ces mots : « *Beati eritis, cum persecuti vos fuerint !* » « C'est le mercredi 30 juin à 6 h. 1/2 qu'on est venu nous expulser. Le commissaire central, le préfet, M. Bayle, le procureur général, le procureur de la République, etc., sont restés 50 minutes à la porte avant qu'on ait pu la briser. M. Catala, le commissaire central, a trouvé en entrant pour le recevoir le P. Godefroy, propriétaire, avec son conseil, composé de M. Pierrot, avocat général révoqué, de M. de Moidrey, autre avocat général destitué, de M. Boulanger, ancien bâtonnier. Ils ont parlementé ensemble pendant 3/4 d'heure; puis nous avons été appréhendés chacun au corps, avant d'être jetés sur le pavé, comme des malfaiteurs. Il y avait trente messieurs de la meilleure société qui étaient venus à la maison et s'y étaient renfermés pour nous accompagner à notre sortie. Les commissaires n'ont laissé sortir personne avec moi. Je me suis trouvé seul à la porte; mais M. de Chauvigné, l'un de nos anciens élèves, s'est présenté à moi pour m'accompagner, au milieu de la foule qui nous était sympathique. »

Chassé de sa chère cellule, le P. Antoine trouva un asile provisoire chez des amis de la maison. « En un an, écrit-il, j'ai changé trois fois de logement, mais je suis content et je répète : Deo gratias! » De Nancy, il rayonne dans tous les diocèses voisins qu'il

évangélise sans trève ni repos, n'interrompant ses travaux que pour se retremper dans la solitude et les exercices de la retraite annuelle.

Au mois de février 1888, pendant une mission à Crépey (diocèse de Nancy), il est appelé auprès de sa mère mourante : « Ma bonne mère qui m'aimait tant et que j'aimais tant moi-même, est morte le mercredi des cendres, 15 février, vers cinq heures. Le lundi 23 janvier, je l'avais aidée à faire sa confession générale... » Aussitôt après l'enterrement, il retourne à Crépey pour reprendre la mission interrompue, où il compta une trentaine de retours d'hommes.

Au milieu même de son activité débordante, le bon vieillard soupirait après les douceurs de la vie de communauté, dans une maison régulière. En 1900, il obtint de se retirer à Arlon, où les Pères Belges, avec leur générosité bien connue, lui firent l'accueil le plus fraternel. Dans ce nouveau champ de la Belgique que lui ouvrait l'exil, le vaillant missionnaire recommença de courir, infatigable, et de nombreuses retraites, adorations ou missions vinrent s'ajouter à la longue liste de ses ministères. Cette liste, avec un ordre extrême, il l'avait tenue à jour depuis sa première mission donnée en 1854 dans le diocèse de Langres. Quand il dut déposer les armes, il pouvait montrer à son divin Capitaine un trophée de 21 adorations, 221 retraites dans les couvents ou les séminaires, et 438 missions dans les diocèses de Nancy, Verdun, Châlons, Saint-Dié, Metz et Namur.

Le bon Maître, avant d'appeler à la récompense son fidèle serviteur, lui ménagea une douce consolation en lui permettant de célébrer le 50e anniversaire de son entrée dans la Compagnie. A cette occasion, l'heureux jubilaire distribua une photographie où il était représenté assis devant une table, les yeux fixés sur un globe terrestre, à côté d'une statuette de la sainte Vierge. Dans cette image, comme le lui écrivait le R. P. Provincial de Belgique, le vieux missionnaire « évoquait son idéal et résumait les principes qui l'avaient inspiré : la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Pendant quelques mois encore, quoique profondément miné par les infirmités de l'âge, il soutint à force d'énergie l'écrasant travail de la prédication incessante. Son rêve, souvent exprimé dans l'intimité, était de tomber les armes à la main : on peut dire qu'il l'a réalisé.

Le 5 novembre 1908, le P. Antoine rentrait d'une lointaine expédition clôturant elle-même une longue série de courses aposto-

liques; le 8, il s'avouait malade, mais sans vouloir s'aliter; le 11, il mourait, sans agonie, et en portant lui-même sur sa vie cette fière appréciation : « Ah! j'ai bien travaillé! »

Aucune formule ne pourrait rendre plus exactement le caractère de cette vie, car le travail en fut vraiment l'âme et l'a remplie tout entière. Ses notes intimes trahissent à chaque page cette indomptable passion de travailler qui, tout à la fois, le consumait et le soutenait, et voici le vœu significatif par où ces notes se terminent : « Puisse-t-on dire de moi : nul n'a mieux mérité d'être appelé *strenuus miles Christi* », un intrépide soldat du Christ! »

Tous ceux qui l'ont connu lui rendront, en effet, cette justice. Que Dieu lui donne ce repos qu'il se refusa virilement ici-bas, le renvoyant toujours à plus tard dans cette énergique devise qu'il redisait constamment : *Nunc labor, postea requies!...*

P. MURY.

Les Funérailles du P. Speranza.

(Lettre du P. Ancel.)

Novembre 1909.

Les chrétiens de Ou-si voulant témoigner leur affection pour le P. Speranza (ministre de la section depuis 1898 jusqu'à sa mort, 23 juillet 1909), et avoir en même temps l'occasion de se montrer en face des païens, avaient réuni une somme suffisante pour de très belles funérailles : catafalque, décorations, invitations, frais de bouche toujours considérables en ces occasions, etc... leur générosité avait assuré tout cela. Dès le jeudi matin (21 octobre), tous les Pères de la section étaient arrivés; dans la journée les invités de Chang-hai, T'ou-sè-wè, Tchen-kiang, Sou-tseu (15 Pères, 3 Frères) étaient tous réunis pour la première cérémonie, le transfert du corps dans l'église et l'absoute. Un peu auparavant, plusieurs mandarins de second degré avaient été reçus par le P. Ministre et conduits ensuite à l'église, où des places leur avaient été préparées. Les deux sous-préfets, absents, avaient manifesté leur intention de venir s'ils étaient de retour pour le 21; mais ils ne purent se trouver à Ou-si à cette date. La résidence et surtout ses abords étaient encombrés par la foule qui se pressait pour voir, malgré le mauvais temps.

Le lendemain 22 octobre messe solennelle chantée par le P. Pierre, ministre de Sou-tseu; avec les chants liturgiques alternaient de gra-

ves et courtes mélodies fort bien exécutées par la fanfare de T'ou-sè-wè, sous la direction du P. Diniz. — Après la messe, le P. Firmin Sen monta en chaire et rappela aux chrétiens le souvenir et surtout les exemples du « Siao-t'a-t'a ». Ce fut très simple, très touchant.

L'après-midi, ce fut une véritable manifestation religieuse, au grand jour, en pays païen. La pluie avait cessé. Une belle procession, dont l'ordre avait été bien prévu et qui fut soigneusement dirigée par les PP. Simon Tsu et Simon Zi, se déroula au milieu du quartier populeux qui avoisine la résidence; elle se replia ensuite vers le Canal Impérial. Là, des barques toutes prêtes accueillirent la procession, et au grand étonnement de tous on vit se balancer sur les eaux le catafalque lui-même recouvrant la dépouille mortelle et l'accompagnant dans la direction de Wè-sè. La rive était couverte de monde. Les pêcheurs godillaient tous avec le convoi; c'étaient des centaines de barques qui sillonnaient le canal; moment vraiment magnifique et inoubliable pour ceux qui en furent les témoins. A terre, la procession se reforma dans un ordre parfait. Ce fut le plus beau moment. Au pied de la grande montagne, vraie nécropole païenne, on n'entendit plus que les « Ya-weh Mo-li-ya » égrenés et chantés pieusement par les chrétiens. Sur la tombe, le P. Platel, ministre de Tong-ka-dou, récita les dernières prières, avec un peu d'émotion dans la voix; on jeta l'eau bénite, quelques coups de fusil retentirent, et chacun s'en alla laissant descendre en paix dans la tombe celui qui passa au milieu des pêcheurs de Ou-si en faisant du bien, jusqu'à son dernier souffle.

VARIA.

L'OBSERVATOIRE DE L'ÈBRE.

Le quatrième mémoire publié par l'Observatoire de l'Ebre dépendant du scholasticat de Tortosa a pour titre « La Section Electrique. » Le but du mémoire comme il est dit dans l'introduction est de donner, un aperçu détaillé et pratique des méthodes employées pour l'étude des deux phénomènes principaux : Electricité atmosphérique et Electricité tellurique qui intéressent particulièrement la météorologie. La partie consacrée à l'électricité atmosphérique est divisée en 3 chapitres qui traitent — de l'ionisation

de l'air, — du potentiel atmosphérique, — et des ondes hertziennes atmosphériques. Un chapitre unique est consacré dans la seconde partie aux courants telluriques.

PROFANATION DU TOMBEAU DE SAINT-REMI, LE 23 OCTORBE 1793.

Lettre du R. P. Varlet au R. P. Loriquet.

Poitiers, 17 novembre 1844.

... Vous me demandez en quel état précis était le corps de saint Remi, lorsque, le 23 octobre 1793, la populace de Reims profana sa châsse. Avait-il, sinon la chair, du moins la peau?

Je ne puis vous donner sur ces deux premières questions une réponse complètement satisfaisante, parce que je n'ai pas été témoin oculaire du fait. Voici ce que j'ai ouï dire dans le temps et sur les lieux. Si c'est la populace de Reims qui a commis ce forfait sacrilège, ce fut par l'instigation d'un représentant du peuple, nommé Rhul, envoyé pour prendre la châsse qui renfermait le saint corps, laquelle étant d'argent massif, longue d'au moins six pieds et large en proportion, excita la convoitise et provoqua l'impiété. Le corps du saint était étendu de toute sa longueur, tous les ossements étant parfaitement unis; la tête reposait sur un coussin de satin cramoisi; il paraît certain que les ossements étaient seulement rapprochés les uns des autres, et que les ligaments étaient entièrement consumés, puisqu'il fut si facile de les désunir pour en faire un amas. Ils furent tous ramassés dans les trois suaires qui enveloppaient le corps du saint et on fit du tout un seul *paquet*.

Je ne sais pas si ce fut avant ou après cette scène sacrilège que Rhul brisa la sainte Apoule, à grands coups de marteau sur la place royale. Tout ce que je sais, c'est que le misérable se brûla la cervelle, dit-on, quinze jours après.

Vous demandez encore s'il restait de la chair ou du moins de la peau. Il paraît bien que non, car autrement on en aurait retrouvé quelques vestiges après l'exhumation.

Vous savez que l'on porta ces précieux ossements ainsi que les trois grands suaires qui les enveloppaient dans l'immense jardin de saint Remi, converti depuis deux ans en un cimetière destiné pour l'inhumation des soldats morts dans l'hôpital militaire (établi dans la ci-devant abbaye de S. Remi.) On jeta donc ce saint dépôt dans une grande fosse, et on prit soin de mettre en dessous et en dessus les cadavres de deux militaires pour y pourrir et em-

pêcher ensuite qu'on ne pût distinguer leurs ossements de ceux de S. Remi, on s'attendait bien que les suaires pourriraient également. Mais la divine providence veillait à la conservation du précieux dépôt, comme on le reconnut d'une manière évidente 28 mois après.

Un nommé Favreau, commissaire de police du quartier St-Remi, homme qui avait conservé la foi, mais qui, par erreur ou ignorance, suivait le parti des intrus, avait soigneusement marqué l'endroit où l'on avait enterré le corps du saint, dans l'espoir de l'en tirer plus tard dans des temps plus favorables. Effectivement la tourmente révolutionnaire étant un peu apaisée en 1795, il résolut, probablement de concert avec le curé intrus de St-Remi, d'exhumer le saint dépôt; mais il voulut le faire avec toutes les formalités nécessaires pour constater l'identité du corps; en conséquence, il invita les chirurgiens de la ville à vouloir bien s'y rendre pour procéder en leur présence à cette exhumation, et confirmer par leur témoignage l'identité de ces ossements avec ceux qui étaient dans la châsse et révérés depuis un grand nombre de siècles. Les chirurgiens accédèrent à sa demande, et se rendirent sur les lieux au jour et à l'heure marquée. En qualité d'élève en chirurgie et en médecine, ou autrement, comme on disait alors, en l'art de guérir, je m'y trouvai avec eux. Il s'y trouvait encore une grande multitude de curieux. En présence de tant de témoins, on ouvrit donc le sein de la terre, et l'on fouilla assez avant. Se présentèrent d'abord les ossements du militaire qui avait pourri par-dessus le grand suaire qui enveloppait les ossements de S. Remi. Ce suaire n'était que légèrement humide à l'endroit où avait reposé le cadavre du militaire, la couleur même n'en avait été nullement altérée. Les ossements du militaire ne conservaient plus de chair, si l'on excepte le crâne qui conservait encore de la peau et des cheveux. On écarta ces ossements, et on en vint à développer les suaires : alors on trouva les ossements sacrés.

Ici, il s'agissait de constater trois choses : 1° que tous ces ossements appartenaient à un même sujet; 2° qu'ils avaient au moins cinquante ans d'existence depuis la mort du sujet; 3° qu'ils avaient été embaumés. Dès lors chaque chirurgien l'un après l'autre maniait ces ossements, les examinait soigneusement, les approchait du nez; et on se les passait de main en main; comme les autres je les touchai, je les examinai, mais je ne les ai pas tous repassés à d'autres mains; j'en gardai quelques-uns, v. g. une des vraies côtes et trois grandes vertèbres, et aussi quelques petites portions des suaires.

Après cette opération, on porta le tout dans une grande salle du

couvent des Minimes, et on développa les suaires sur une grande table pour examiner les ossements, les rapprocher, et en former un squelette complet en présence des dits chirurgiens qui avaient été invités à s'y rendre. Là on s'aperçut et d'une erreur et d'un déficit; il y avait deux bras droits ou deux bras gauches, je ne me souviens plus lequel des deux, mais il fut facile de reconnaître que l'un des deux était le bras du militaire, parce qu'il était encore frais et bien plus pesant que l'autre. 2° Il manquait un os des hanches, et puis, je crois, une omoplate, ensuite quelques côtes, des vertèbres que j'avais gardées conjointement avec un élève de mes amis. On conclut à retourner sur les lieux pour faire une seconde fouille elle ne fut pas inutile, on retrouva l'autre os des hanches, le bras qui manquait, et tout ce qui manquait, excepté ce que j'avais retenu, et ce qu'avait également retenu l'élève de mes amis. On rapprocha tous ces ossements, et tous s'emboîtèrent facilement dans leurs cavités respectives. Il fut donc constant que tous ces ossements appartenaient au même sujet. D'un autre côté, on avait reconnu qu'ils avaient plus de cinquante ans d'existence, et qu'ils avaient été embaumés, parce qu'ils conservaient encore quelque peu d'odeur balsamique; donc c'étaient véritablement les ossements qui avaient été si longtemps renfermés dans la châsse de St-Remi, puisque ce n'était que depuis deux ans que le jardin où ils avaient été disposés, servait de cimetière. Alors bien content d'avoir retrouvé ce saint dépôt, le dit Favreau et consorts le portèrent dans l'église de St-Remi, où on le déposa dans une châsse que l'on fit faire à cet effet. Vous savez le reste.

J'oubliais de vous dire que nous avions trouvé en même temps le coussin sur lequel reposait la tête de S. Remi; il était de satin cramoisi, avec une exergue en lettres d'or où on lisait ces mots: Ego Hincmarus··· hunc tumulum, etc. Je ne me souviens plus du reste. Ce fut sans doute lors de la translation des saintes reliques qu'il fit faire et à laquelle il présida. Un chirurgien, (M. Husson, homme honnête et chrétien dans le cœur) s'écria: Je ne suis pas trop crédule, mais ceci est trop évident et il est certain que c'est là le même corps qui était renfermé dans la châsse de St-Remi; il prononça ces paroles assez haut et assez distinctement pour être entendues de tout le monde.

Vous me demanderez maintenant qu'est-ce que j'ai fait de la vraie côte et des trois vertèbres que j'ai soustraites? J'ai donné la côte à M. Moisson, chanoine de Reims, à son retour de l'émigration, pour être exposée dans sa chapelle secrète à la vénération des fidèles. Quant aux trois vertèbres, je les ai données à Mme Baudemont,

ancienne religieuse que vous connaissiez, au moment de son départ pour le sacré-cœur d'Amiens. Depuis je n'en ai plus entendu parler. Je n'ai pas été sans éprouver plusieurs fois le regret de m'être dessaisi de ces objets précieux, surtout depuis que le saint corps est retombé entre les mains des prêtres catholiques, et que depuis ce temps il reçoit les hommages publics qui lui sont dus. C'est une faute que j'ai faite entre mille autres que je prie Dieu de me pardonner. Vous me demandez encore s'il me reste quelques petites portions d'ossements dont je pourrais diviser une parcelle pour en gratifier un bon curé du diocèse de Reims dont l'église est sous le vocable de S. Remi. Oui, j'en ai retrouvé une petite parcelle avec une petite portion du premier et du second suaire; mais je ne puis me résoudre à m'en dessaisir, parce que je vais faire faire un petit reliquaire pour les enfermer. D'ailleurs il me serait difficile de les faire authentiquer parce que je ne me souviens plus exactement si je les ai extraites moi-même ou si elles m'ont été données par un de mes amis (M. Isidore Thibeau), qui assistait avec moi à l'exhumation du précieux corps et qui en a aussi soustrait sa bonne part. Vous pourriez tirer encore de lui quelques renseignements, et peut-être aussi quelques petites portions des Saintes Reliques. Quelques personnes de votre connaissance à Reims pourraient s'entretenir avec lui à ce sujet, si toutefois il existe encore.

DÉFENSE DES JÉSUITES PAR Mr LE BARON DE PUYMAURIN.

Sur les services que les Jésuites ont rendus à la religion, à l'humanité, aux lettres, aux sciences, aux arts, à la médecine, au commerce et à l'industrie française (1).

Messieurs,

Combattre à cette tribune, dans les circonstances actuelles, une pétition contre les Jésuites, commandée, peut-être payée par un parti puissant, serait une entreprise téméraire, si je n'étais rassuré par l'indignité de son auteur.

Une Société signalée comme ennemie des rois et des peuples,

1. Le document suivant ne porte pas de date ; par ce qu'il y est dit de *l'indignité du dénonciateur des Jésuites* et de *la ruine de leurs Établissements*, ce discours devait sans doute être prononcé en 1828 ou en 1830. Le dénonciateur paraît être Marut: en 1828 furent fermés les collèges ; en 1830 eut lieu l'expulsion de tous les membres de la Compagnie. — Ce discours n'a pu être prononcé à la Chambre des Députés à cause de la brièveté de la discussion relative aux Jésuites.

dont l'existence menace nos institutions, n'a donc trouvé pour principal dénonciateur à cette chambre qu'un apostat ou un vil espion. Les députés de la nation française, dont l'honneur est la devise, vont délibérer sur un tas de calomnies, vile production d'un être encore plus vil: espérons que la vérité dessillera les yeux qui seraient les plus prévenus, et donnera un nouvel éclat à la vertu persécutée.

La chambre n'est ni un concile ni un synode; elle ne peut ni ne doit s'occuper de matières théologiques; je ne défendrai point à cette tribune les Jésuites comme Société religieuse, mais comme une réunion d'hommes instruits, fidèles à Dieu, à la légitimité et à la Charte, ne pouvant aspirer à aucunes dignités dans l'Eglise; leur institut est de donner à la jeunesse une instruction fondée sur les bases inébranlables de la religion, et de la fidélité au Roi et à la Charte, et à toutes nos institutions. Cent à cent vingt Jésuites, isolés au milieu d'une population de trente-deux millions de Français, ont donné l'alarme au philosophisme et au libéralisme; ils n'aspirent cependant qu'à se rendre utiles à leurs concitoyens, et à imiter dans l'instruction publique et religieuse les exemples de leurs prédécesseurs, à qui l'humanité, les sciences, les arts et l'industrie française ont la plus grande obligation.

Mangeons du Jésuite, disaient les Caraïbes en surprenant Candide habillé en Jésuite. *Déchirons, calomnions les Jésuites*: tel a été le cri des Caraïbes littéraires dans certains journaux. Ils ont espéré que si leur vœu était rempli par l'expulsion des Jésuites, la transition serait facile pour opérer celle des prêtres et des Français, amis de la religion et de la royauté; ils les appellent déjà Jésuites de robe courte. Je mériterai bientôt ce titre, quoique je ne sois pas membre de la Congrégation. S'il fallait choisir, je préférerais ces congrégations pieuses où l'on ne s'occupe qu'à honorer Dieu et à secourir les malheureux, fussent-elles même sous la férule d'un Jésuite, à ces associations clubifères qui menacent la France d'une totale subversion.

Dans le 16e siècle, les Jésuites ouvrirent dans le collège de Clermont des classes gratuites, disant qu'ils ne voulaient pas vendre l'instruction. Elle n'était pas alors gratuite dans les collèges de l'Université, et il fallait payer pour s'asseoir sur ses bancs. Cette rivalité fut toute à l'avantage des Jésuites: leurs classes étaient remplies; celles de l'Université étaient désertes. De cette rivalité naquit la haine de l'Université contre les Jésuites. Telle fut l'origine des calomnies qui depuis près de trois siècles poursuivent leur Société. Victimes de la haine des trois premiers ministres de la France, de l'Espagne et du Portugal, leur Société fut dissoute par le pape Gan-

ganelli. Le temps a dissipé ces nuages qui cachaient la vérité; le souverain pontife, mieux instruit, a rétabli cette Société. Sa puissance et son ancienne considération ont disparu. Dans leur situation actuelle, les Jésuites auraient été utiles, et jamais dangereux; leur concurrence aurait été utile et aurait excité l'émulation. Leurs prédécesseurs, si calomniés, ont rendu les plus grands services à l'humanité. aux sciences, aux arts et à l'industrie; les rappeler à votre souvenir, c'est détruire les préjugés que l'on pourrait conserver contre cette Société.

Débarrassant l'étude de ce fatras fastidieux qui créait des pédants, au lieu de vrais savants, les professeurs les plus habiles, les savants les plus distingués illustrèrent leurs écoles. Les Kircher, les Lassa, les La Rue, les Vanière, les Bouhours, les Jouvancy, le célèbre Bourdaloue, etc., honorent les fastes des sciences et de la littérature. Leurs élèves ont été souvent leurs calomniateurs: Voltaire, leur mortel ennemi, qui a rendu si séduisante l'irréligion et l'incrédulité, avait été l'écolier chéri du père Porée, célèbre professeur d'éloquence, et lui devait ses premiers succès.

Bienfaiteurs de l'humanité, ils bravèrent tous les dangers du climat insalubre de l'Amérique espagnole; les tigres, les boas, les serpents venimeux, les insectes avides de sang qui couvraient les régions sauvages ne purent les effrayer. Ces intrépides amis de l'humanité, pénétrant dans les forêts aussi anciennes que le monde, par des sentiers à moitié tracés, s'y faisant jour la hache à la main, rassemblèrent ces peuplades errantes sans lois, sans mœurs, et livrées à tous les vices qu'entraînent la pauvreté et la misère. Ces sauvages, réunis dans les missions du Paraguay, des Andes, de la Californie, devinrent, par l'instruction et le zèle de leurs bienfaiteurs, des chrétiens aussi fervents que zélés, et vérifièrent les rêves philosophiques des créateurs d'utopies. Le travail, les produits étaient communs, et jamais les vices et le désordre ne souillèrent ces colonies chrétiennes. Les missionnaires méthodistes, les frères moraves, ont cherché à imiter ces belles institutions parmi les Hottentots et d'autres peuples sauvages; ils ont suivi les leçons d'humanité qu'avaient données les Jésuites; mais quelle différence dans les résultats!

Les Jésuites, dans ces excursions religieuses, apprirent des Indiens les qualités fébrifuges du quinquina, qu'on appela la poudre des Pères. Presqu'en même temps, la poudre des Pères, apportée par les Jésuites, sauva la vie à deux puissants monarques, Louis XIV et l'empereur de la Chine, Canghi. Le pieux et sévère janséniste, le protestant zélé, l'incrédule et le libéraliste, maudissent les Jésuites en avalant le quinquina, à qui ils doivent la vie et la santé.

Missionnaires dans le Levant, les Indes, la Chine, ils rendirent dans toutes ces régions les plus grands services au commerce français. Connaissant la langue du pays, estimés par les principaux habitants, leur intervention dans le Levant lui fut de la plus grande utilité; voulant donner un plus grand développement à l'industrie française, ils envoyèrent en France les premières notions que l'on a eues sur la fabrication des maroquins, la teinture du coton en rouge, et d'autres procédés utiles que notre industrie a perfectionnés.

Prêchant l'Evangile pendant trente ans dans l'intérieur de l'Inde, un Jésuite examina avec soin tous les procédés et les mordants employés dans l'Inde pour l'impression des toiles peintes. Ces procédés publiés devinrent le patrimoine de l'industrie française; elle a fait depuis cette époque des progrès étonnants. L'impression des toiles peintes est une des branches de commerce les plus intéressantes, et sa création est due aux Jésuites.

Les Jésuites portèrent dans les quatre parties du monde les lumières de la religion; mais en s'occupant de leurs devoirs religieux, ils n'oublièrent jamais leur patrie, et lui furent toujours utiles. Une faible colonie française établie au Canada par Champlain, attaquée continuellement par la jalousie anglaise et les sauvages qu'elle armait, aurait été détruite sans le secours des Jésuites.

Bravant le froid, la faim et tous les maux qui les accompagnent, portant le crucifix pour toute arme, ils pénétrèrent dans les forêts du Canada, « ils conquirent le Canada », selon l'éloquente expression de M. le Vicomte de Châteaubriand. Les sauvages habitants des forêts, soumis au joug de la religion par les Jésuites, devinrent les amis des Français et les défendirent avec courage et fidélité contre les Anglais et les féroces Iroquois, jusqu'au moment où les malheurs de la guerre nous enlevèrent cette intéressante colonie. Le riche commerce exclusif des fourrures, le débit des marchandises françaises, furent pendant cent ans réservés au commerce français.

Tributaires de la Chine pour la porcelaine, nous étions obligés d'en acheter tous les ans une quantité considérable pour satisfaire les besoins du luxe et de la frivolité; ignorant sa composition et la fabrication, nous étions obligés de nous conformer dans ces achats au goût bizarre et à l'ignorance de dessin des ouvriers chinois. Un missionnaire Jésuite, appelé par son zèle pour la religion, fixa pendant un an son séjour dans la seule ville où l'on fabrique la porcelaine. Aidé par ses catéchumènes, ouvriers eux-mêmes, il étudia tous les procédés des mélanges des terres, leur fabrication, la forme des fours; il en envoya les détails et les dessins en France, et accompagna cet envoi d'un autre bien plus précieux, celui des

échantillons du kaolin et du petoulzé, dont le mélange, en certaines proportions, constitue cette précieuse poterie; ce sont ces échantillons qui, comparés avec les mêmes substances trouvées à Saint-Yrieix en Limousin, nous ont appris que la France possédait ces matières si nécessaires à la fabrication de la porcelaine: les travaux des savants chimistes Marquer, d'Arcet, Brongniard, Thénard, Vauquelin, ont créé des couleurs aussi belles qu'inaltérables. Une couverte inattaquable, la beauté des formes et le goût de nos artistes ont donné à nos porcelaines la supériorité sur toutes les autres: les tableaux en porcelaine de Mme Jacotot passeront à la postérité, comme les tableaux en mosaïque de Florence et de St-Pierre de Rome. L'Europe est notre tributaire pour ce genre d'industrie, la porcelaine dure a remplacé celle de fritte plus brillante que solide; la perfection des procédés a rendu plus faciles la fabrication et la cuisson de la porcelaine; ce qui était, avant la découverte du kaolin et du petoulzé en France, réservé aux riches, réunissant le bon marché à la solidité, est à la portée de toutes les fortunes; pourvue d'une couverte inattaquable, la porcelaine remplace avec avantage les faïences communes, dont le vernis, fait avec du verre de plomb, peut par sa dissolution causer des maladies. N'oublions pas que ces avantages sont dus aux Jésuites, et transmettons à la postérité le nom du Père d'Entrecolles, à qui la France doit cette découverte si précieuse qui rend tributaires de notre industrie les nations étrangères.

C'est aux Jésuites que l'humanité doit la naturalisation d'un précieuse plante, de la rhubarbe, dont ils recueillirent la graine en Tartarie, et qui est cultivée actuellement en Angleterre et dans d'autres pays.

Le commerce leur doit la découverte de la gomme élastique, de la vanille, du baume de copahu et de plusieurs autres résines précieuses qu'ils ont découvertes dans les forêts de la Guyane et de l'Amérique.

Reçus à la Chine comme mathématiciens distingués et astronomes habiles, et missionnaires à la cour de Canghi, empereur de la Chine, ils ont vérifié l'étendue de ce vaste empire, des provinces de la Tartarie qui lui sont soumises. En nous donnant ces détails, ils y ont joint des notices précieuses sur les mœurs, les coutumes, les lois civiles et militaires, l'état des sciences et de la civilisation dans cette nombreuse population. C'est à eux seuls que nous devons ces précieuses connaissances.

Telle est, Messieurs, l'esquisse des services rendus à l'humanité, aux arts, aux sciences, par les anciens Jésuites. Ceux qui leur ont

succédé auraient pu vous procurer un jour les mêmes avantages, si la haine et les calomnies du libéralisme n'avaient causé la destruction de leurs établissements. Les journaux libéraux, qu'on ne peut soupçonner d'un grand amour pour la religion de l'Etat, ont voulu la défendre contre le système jésuitique, ils sont devenus théologiens, même jansénistes; leur acharnement contre les Jésuites a fait dire à un homme d'esprit: « Les Jésuites doivent être nécessaires au soutien de la religion, et de la légitimité, puisque le libéralisme a demandé leur destruction. »

Je demande l'ordre du jour.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — Lille-Paris-Bruges.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44108 1